

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lesconfessionsde00bouc

NOTE

RELATIVE AU MANUSCRIT

Après avoir passé, comme nous l'avons vu, entre les mains de Paulin Paris, il figura à la vente Michel Chasles, où il fut acheté par la Bibliothèque Nationale. Il fut ensuite publié (1881) en souscription, par Liseux, avec une Préface et des Notes d'Alcide Bonneau. Cette édition emploie en de nombreux endroits — et, en particulier, pour tous les noms propres — les caractères gras.



LES

CONFESSIONS

DE

JEAN-JACQUES BOUCHARD

Oreste n'estoit encore qu'en la première fleur de son age (1); et si néantmoins, par le continuel estude de la Philosophie où l'avoit embarqué son cher ami Marchand, il avoit tellement appaisé les troubles des affections violentes et des appétis desreglez

(1) Agé de vingt-trois ans.

dont la jeunesse a accoustumé d'estre agitée, qu'il s'en falloit peu qu'il ne fust arrivé à l'exemption de passion des Stoïques. Car s'estant premièrement, par un oubli volontaire, guéri des maux passez que luy avoit apporté la perte de son premier ami Rigault et de sa bonne sœur Angélique, il s'estoit muni de patience contre la tyrannie qu'exerceoient cruellement sur luy son père et sa mère; et, ayant abandonné tous ses premiers desseins qui luy avoient inquiété l'esprit l'espace de plusieurs années, ou de s'enterrer tout vif dans un monastère, ou se jetter dans un nouveau esclavage du service de quelque grand pour éviter celui de ses parens, il s'estoit enfin résolu de les supporter, non seulement avec courage, mais encore allègrement. Et, à cet effet, il

retrancha l'estude pénible de la critique et de la grammaire, à quoy il s'estoit autrefois appliqué avec ardeur, partie par ostentation, comme aussi pour, en acquérant de l'estime, pouvoir se procurer quelque condition avantageuse où il pust se retirer à l'abri de la persécution domestique; et fit dessein de ne plus chercher d'oresnavant que la beauté et le plaisir dans les livres. Auxquels il joignit encore de plus le divertissement de la musique, qu'il fit prendre aussi à son frère Hullon, à sa belle cousine Catherine, et à son ami Marchand : lequel estant devenu en cette occasion esperdument amoureux de la beauté du visage et de l'esprit de cette fille, et des charmes de sa voix, il receut autant de mal et de fascherie de ce passetemps, qu'Oreste en eut

de contentement et de satisfaction, qui a esprouvé les effets de la musique si puissans sur son tempérament, qu'il leur attribue la cause de la santé extraordinaire dont il jouit depuis trois ans sans interruption, et recognoit qu'il tenoit en partie d'eux la gayeté et le repos d'esprit dans lequel il vivoit depuis quelque temps, lorsque l'Amour, envieux de le voir, à l'age de vingt et trois ans, jouir desjà des privilèges d'une mûre vieillesse, l'embarqua dans l'affection d'une fille, où il y a fait esprouver toutes les fortunes et toutes les tempestes que les poëtes les plus amoureux ayent jamais descrites.

Ce fut en l'année 1629, que sa mère ayant à son ordinaire mené par force à vendanges à Fontenay Oreste, elle voulut

exercer sur luy une nouvelle sorte de tyrannie, le faisant tenir tout du long du jour près d'elle, ou à luy dire quelque bagatelle, ou bien à la mener promener : où lors elle desployoit les forces de son éloquence criarde et injurieuse. Dont Oreste voulant s'exempter, et se voyant privé de toute autre conversation agréable d'amis, il résolut de se jetter entièrement dans la solitude; de sorte qu'hors les heures du dormir et du manger, il se tenoit continuellement caché dans quelque bois esloigné, ou quelque montagne escartée, ne prenant avec soi pour compagnée qu'un Senèque, et un livre d'airs. Là, il apprit ce que c'estoit de la vie solitaire, et qu'elle n'est point si horrible ni si mélancholique que l'on la figure : que si elle a quelques incommoditez, elle

possède aussi en récompense de très grands avantages, se pouvant dire la mère de la liberté, du repos et de la vraye Philosophie, qui ne consiste pas à lire ni à disputer, mais en la profonde et forte méditation des choses d'ici-bas.

C'estoit à quoy Oreste employoit la plus part du temps qu'il demeuroit ainsi retiré; et lorsqu'il luy estoit venu quelque pensée extraordinaire, il l'alloit communiquer à un galant homme de Feuillant, qui demeuroit dans un petit hermitage là auprès; et c'estoit là le seul commerce qu'il eust avec les hommes, s'estant interdit tout autre, mesme avec ceux du logis, à qui il ne parloit que fort peu ou point du tout. Et il y avoit un mois qu'il gardoit ce silence solitaire, lorsque un matin s'estant allé promener dans

le clos de la maison, il rencontra dans une vigne une petite fille que sa mère avoit treuvée demandant l'aumosne par le village : elle l'avoit prinse depuis un jour ou deux chez elle pour garder les vaches. L'abordant, comme à une nouvelle venue, il luy demanda son nom, son age et son païs ; et voyant qu'elle faisoit extraordinairement la honteuse et la simple, il luy vint un caprice d'esprouver seulement par plaisir si l'argent avoit autant de pouvoir sur les esprits de village comme sur ceux des villes. Il luy met donc une couple de sols dans la main, et aussitost, la résistance commenceant à s'affoiblir peu à peu, elle se laissa coucher, et toucher partout. Oreste ayant fait rencontre d'un petit arbre où la mousse ne faisoit encore que poindre, et

qui avoit toutes les apparences de n'avoir jamais esté habité, pour l'amour qu'il commenceoit à porter aux lieux solitaires, il luy print à l'heure envie de visiter quelquefois ce petit désert, et principalement à cause du peu de difficulté qu'il y avoit d'y parvenir, ayant arresté le prix à un sol *per volta.*

Ayant donques donné le rendez-vous à cette fille le soir au mesme lieu : comme il voulut faire son entrée *in monte ficale* (1), l'étroitesse des lieux, et la froideur qui a accoustumé de le saisir en telles actions, luy esmoussa tellement sa pointe, qu'il ne put jamais passer outre. Dont tant s'en fault qu'il se faschast et troublast, comme

(1) Italien : le mont à la figue.

il avoit fait d'autres fois que cela luy estoit arrivé, qu'au contraire cet accident luy fournit toute la nuit suivante des pensées les plus agréables et les plus sérieuses qu'il ait eu de sa vie. Car, sitost qu'il fut couché, il commencea à philosopher profondément sur la rébellion que faisoit continuellement, dans toutes les plus belles occasions, ce membre du milieu à la partie supérieure; et voulut sçavoir si le deffaut venoit d'elle ou de luy. C'est pourquoi voulant bien cognoistre l'origine et la cause de son mal, il commencea, premièrement, à en considérer les effets, et se rappeler en la mémoire tous les symptomes, par leur ordre, qu'il treuva avoir tousjours esté tel pour l'ordinaire :

Devant que se treuver avec quelque

femme, il estoit dans des ardeurs et des impatiences nompareilles tout le temps qu'elle estoit absente : puis, en la présence, aussitost il se sentoit frappé de je ne sçai quelle mauvaise honte si opiniastrement froide, que ni la chaleur du devis, ni du vin, ni des caresses, ni des baisers mesmes ne la pouvoit surmonter : il en falloit venir à une forte et puissante opération de main, et après avoir bien pressé, hoché et frotté une grosse heure durant jusques à la lassitude de l'un et de l'autre, et s'estre imaginé toutes les plus rares beautez qui soient au monde (car Oreste a cette humeur de ne songer jamais en ces actions-là à l'objet présent, mais à quelque autre dont la seule veue luy aura autrefois plu), il ne succédoit autre chose qu'une

excessive sueur, suivie incontinent après d'un frisson si violent, qu'il n'y avoit si petite partie de son corps qui n'en fust esbranlée avec une espèce de convulsion. Ce qui luy causoit une telle dissipation d'esprits, qu'il demeuroit comme esvanouy une bonne espace de temps. Que si, après cela, il pensoit solliciter et presser de nouveau son bidet ombrageux, c'estoit lors qu'il recommenceoit de plus belle ses quintes et son opiniastreté; car il l'a veu mille fois se dresser, puis, au mesme instant qu'il le vouloit faire entrer, tomber plus mort que jamais. Enfin, après deux ou trois heures de cet esbatement, la plus grande satisfaction qu'il en pouvoit tirer, mais ce encore rarement, c'estoit quelque trois ou quatre gouttes de sperme, qu'il laissoit encore aller avec

une telle malignité, qu'alors, au lieu de se mettre en estat, il estoit plus plat et flasque que jamais; et, au lieu d'apporter la volupté ordinaire, il donnoit de la douleur. Ces efforts extraordinaires estoient suivis d'une telle lassitude, qu'il falloit plus d'une nuit pour s'en tirer, et les marques en restoient plus d'un jour sur le visage.

Après avoir fait cette exacte anatomie de son mal, Oreste se mit à en rechercher les causes : si elles venoient, ou de son premier et naturel tempérament, ou des désordres de sa jeunesse, dont il fit une revue à cet effet.

Il se souvint qu'à peine avoit-il huit ans, qu'il commencea à grimper des petites damoiselles qui venoient jouer avec sa sœur : car, au lieu de leur mettre de petits bastons

dans le ..., comme font les petits enfans, feignans de se donner des clystères, il les enfiloit gaillardement, ne sçachant néantmoins ce qu'il faisoit; et n'apprit ce que c'estoit de besogner pour le moins de trois ou quatre ans après, que son frère le luy dit; ce qu'il imprima si bien dans sa mémoire, qu'il se souvient encore à cette heure du jour et du mois, qui fut un vendredi matin, en Mai.

Estant parvenu à l'age d'onze ans, il treuva de luy-mesme le moyen de se masturber, en cette façon :

Une après-disnée, comme il estoit dans une petite estude assis sous une table sur une pierre, regardant son sexe et le maniant, il sentit je ne sçai quel chatouillement extraordinaire, ce qui le fit recom-

mencer une autre fois avec plus d'attention. Et y ayant treuvé un goust nompareil, il commencea de là en hors à perfectionner cet art dont il s'imaginoit estre l'inventeur; l'apprenant aux petits laquais de chez luy et à quelques enfans de ses voisins. Et fut environ quelque deux ans exerceant ainsi ce mestier, dont luy-mesme ne sçavoit pas le nom, y prenant un granddissime plaisir encore qu'il ne jettast aucun sperme, la chaleur et les esprits seuls causant ce chatouillement, ainsi qu'il a pensé depuis.

Elle ne commencea à paroistre qu'environ les treize ou quatorze ans, vers lequel temps l'on l'envoya au collège de Calvy où il fut aimé et caressé de plusieurs à cause des belles et rares inventions qu'il avoit

treuvé en ce mestier : voulant que l'on eust tousjours devant soi quelque bel objet, comme des femmes nues, ou des sexes de cire, lorsque l'on estoit seul; et que l'on eust des poches de peau où le poil fust en dedans, ou des casses d'escritoire pour fourrer son sexe dedans, et ce tousjours devant le feu s'il y avoit moyen, le plaisir y estant double. Il y avoit d'autres secrets quand l'on estoit en compagnée, qu'il alloit exercer avec quelques-uns de ses compagnons tous les jours de congé, dans le clos des Chartreux, vers une grotte qui est là; et là, sur l'herbe, le haut de chausse bas, ils faisoient ensemble mille belles postures, sans néantmoins jamais s'enfiler tout-à-fait. D'autres fois ils alloient dans quelque église et, se mettant auprès quelques belles damoi-

selles, ils se masturbaient l'un l'autre. Il aima plusieurs de ses compagnons pour cela, comme les deux Mangeots, Durand, Donon, la Brunetière, le Noir, Drouin et autres, Goulu, Loiseau et De Furnes : l'ayant appris à ces trois derniers. Mais il devint furieusement amoureux de Bouthilliers et de Bellièvre; il vint à bout enfin du premier, et se donnèrent longtemps bon temps ensemble. De Bellièvre, jamais il ne put b.....r qu'une fois avec luy : encore, pour le trop grand désir qu'il avoit de bien faire, il ne put jamais arser, et ce fut là le premier caprice de son sexe.

Il mena cette vie-là tout le temps qu'il fut au collège, c'est-à-dire depuis les treize jusques à dix-huit ans, spermatisant tous les jours deux fois d'ordinaire, le plus sou-

nt trois et quatre, sans jamais se donr de relasche ni d'intermission qu'aux uatre bonnes festes de l'an, où il demeuoit huit ou dix jours sans rien faire; et mais il n'a pu passer quinze jours entiers, oy que la dévotion le gourmandast assez.

En ce temps-là, non content de cela, il sognoit au logis une petite fille de ambre nommée Angélique, en la chambre laquelle il couchoit. Cette fille avait une ntaisie de ne point se laisser approcher and elle estoit esveillée, mais pourveu 'elle pensast que l'on creust qu'elle doroit elle se laissoit tout faire, de sorte que utes les nuits Oreste l'enfiloit, tant que posture d'une fille qui fait semblant de rmir peut permettre, et quelquefois de ir encore; car, quand sa maistresse estoit

sortie, elle feignoit de s'endormir en plus belle posture du monde : elle se m toit à genoux, la teste contre terre et l en hault, de sorte qu'Oreste lui faisoit fac lement l'*argomento* (1) par derrière, *fica* (2) tousjours néantmoins.

Cette fille estant sortie du logis, et ayant quitté le collège, il commencea à vi un peu plus règlement (3), n'ayant p d'occasions : non pas si austèrement néa moins qu'il n'ait continué, jusques envir il y a un an, à se masturber tous les jou une fois, et quelquefois deux. De so qu'Oreste, ayant treuvé que, depuis onze ans jusques à vingt-quatre, il n'av

(1) Italien : *far l'argomento,* faire l'affaire.
(2) Id. : *in fica,* dans la figue, *in cunno.*
(3) Régulièrement.

esque fait autre chose que d'employer
n outil, il conclut que les fautes qu'il
isoit provenoient plus tost du relasche-
ent et affoiblissement que luy avoit causé
trop long et continuel service dont il
stoit comme usé, que de sa constitution
aturelle. A laquelle pourtant l'on peut
ttribuer quelque chose : Oreste estant
remièrement de complexion fort ténue et
ible, pour ce qui est du corps; puis son
mpérament estant presque esgalement
édominé de bile et de mélancholie, luy fait
oncevoir d'abord très vivement en l'ima-
ination le bien et le mal des choses, par
chaleur et activité de la bile; et par
près, la froideur de la mélancholie venant
à luy glacer le sang, par l'appréhension du
mal ou de la honte qu'il y auroit s'il ne

jouissoit du bien imaginé, luy fait la plus part du temps perdre la possession du bien présent par la peur de sa perte. Et cette mauvaise humeur exerce sa puissance non seulement sur les parties génitales, mais sur toutes les autres : car il est arrivé bien souvent à Oreste, qu'ayant fort envie de dire quelque chose, la langue luy est demeurée immobile, et la mémoire luy a manqué tout-à-fait; ayant grand désir de courir, les jambes luy tremblent et s'affoiblissent. En un mot, lorsqu'il a plus de passion de venir à bout de quelque chose, c'est lors qu'il y arrive le moins; et quand il a le plus d'appréhension de commettre quelque faute, c'est alors qu'il y tombe le plus tost. De sorte que, pour remédier à cette précipitation d'imagination désobéïe et trahie de

ses propres membres, Oreste est contraint, en toutes les affaires qu'il entreprend, de désespérer entièrement du succez auparavant que de commencer : affin que son esprit, se résolvant une fois à tous les inconvéniens qui pourroient arriver en cas qu'il vinst à manquer son dessein, il l'entreprenne en repos et sans aucun trouble.

Ce fut par cette résolution qu'Oreste finit la méditation de cette nuit-là : arrestant de se présenter, autant de fois qu'il en auroit l'occasion, au congrès avec cette petite vachère, quoyqu'il deust faire tousjours les mesmes fautes. Ce qu'il effectua l'espace de près de deux mois, la faisant venir la plus part des nuits à son lict, sans que jamais pourtant il la peust enfiler,

nonobstant toutes les salades de rochette qu'il alloit luy-mesme querir à Paris, et qu'il mangeoit tous les jours, avec quantité de satyrion. De sorte qu'il commencea luy-mesme à croire qu'il estoit impuissant, et se réduisit à prendre la compagnée de cette fille plus pour instruction que pour plaisir. Et ayant esté querir à Paris quantité de livres de médecins traitans *de generatione* et choses appartenantes, il se mit à faire sur cette fille les expériences des choses plus rares qu'il treuvoit escrites.

Or il arriva qu'un jour il surprint la fille de chambre de sa mère lisant un de ces livres en un chapitre de la description des parties génitales; et ayant veu que cette fille, au lieu de faire la sotte à la façon ordinaire des autres, commencea à l'inter-

roger sur certains doubtes qu'elle avoit là-dessus, il entra si avant en conférence avec elle, qu'il luy fit sur son propre sexe des démonstrations manuelles de ce qu'elle n'entendoit pas par l'escriture.

Ille dies primus lethi, primusque malorum
Causa fuit...

Car Oreste, attiré par la facilité de cette fille, commencea à prendre plaisir à l'instruire en ces matières; et ayant passé plusieurs nuits toutes entières avec elle en ces discours, et voyant qu'elle y prenoit grand plaisir, il conceut quelque bonne volonté pour elle, et songea aux moyens de passer plus outre.

Cette fille estoit, de tempérament, sanguine et bilieuse : qui d'un costé la rendoit extremement encline et sensible aux plai-

sirs de Vénus; mais d'autre part elle estoit tellement orgueilleuse, qu'elle tenoit à affront et outrage la moindre recherche qu'un homme luy eust fait là-dessus. Cela fut cause que toutes les violentes poursuites que le frère d'Oreste fit après elle l'espace des trois premières années qu'elle servit sa mère, n'aboutirent à autre fin qu'à la faire sortir du logis, sans avoir jamais pu obtenir d'elle autre chose que des baisers, et la permission, par l'espace de quinze jours durant, de venir dans sa chambre la nuit *fregarla tra le coscie* (1): et si faisoit-elle encore la dormeuse.

Après deux ans d'absence, elle rentra

(1) Italien, qu'il nous faut traduire, non en français, mais en latin, par : *illam fricare intra femora.*

au service de la mère d'Oreste: ayant esgalement creu en son humeur bizarre et en beauté. Elle pouvoit alors avoir quelque vingt-trois ans. La blancheur et la délicatesse de son teint estoient alors en leur fleur; elle avoit les yeux esveillez, et qui, estant inesgalement percez, tesmoignoient que l'esprit n'estoit pas exempt d'extravagance et de caprice; son poil estoit chastain clair; sa taille droite et eslaguée; sa charnure blanche et ferme comme marbre:

Singula quid referam? nil non laudabile [vidi.

Mais si elle estoit belle, elle le croioit estre mille fois davantage, et avoit encore meilleure opinion de son esprit que de son corps, prenant un extresme contentement à se sentir louer. Ce fut là l'endroit par où

Oreste crut la devoir attaquer ; et commencea sa batterie un soir, prenant l'occasion d'un refus qu'elle faisoit de se laisser instruire par les démonstrations ordinaires des parties.

« Isabelle, » luy dit-il (ainsi se nommoit-elle, « je m'estonne bien fort, comme ayant
» l'esprit si fort relevé par dessus ceux de
» vostre sexe, vous le laissez tomber dans
» les foiblesses des filles les plus idiotes.
» Si vous me permettez de toucher vostre
» main, pourquoi faites-vous scrupule de
» me laisser manier vos parties basses?
» N'avez-vous pas appris, dans ce livre que
» vous tenez, que ce n'est qu'une mesme
» chair semblable en susbstance, et diffé-
» rente par l'accident de la situation et de
» la forme seulement? Que si vous m'allé-

» guez qu'il y va de vostre honneur, et que,
» me permettant cela, vous me donnez
» prinse sur vous de pouvoir passer plus
» outre, ou du moins de me mocquer de
» vous avec mes semblables : je vous
» responds, qu'outre que vous me faites
» tort de me mettre au rang du commun
» des autres hommes, cognoissant mon
» humeur et ma façon de procéder tout
» extraordinaire, principalement avec vous
» que j'ai tousjours estimé devoir estre
» traitée autrement que le commun des
» femmes, c'est une simplicité que de
» croire que j'aye plus de droit sur ces
» parties-là pour les avoir touchées : sur
» lesquelles je ne sçaurois exécuter aucun
» dessein sans vostre consentement. Et si
» je me voulois vanter et mocquer, je le

» pourrois aussi bien faire, ne les ayant
» point touchées, que les ayant veues et
» maniées : toutes menteries estant receues
» pour véritez en ces matières. Que si la
» religion vous tient, je croi que vous avez
» l'esprit trop bien fait pour ne pas dis-
» cerner que l'attouchement, en ces parties-
» là, n'a esté deffendu que lorsqu'il se fait
» à mauvaise intention, mais qu'au reste
» il est indifférent et mesme louable,
» lorsque l'on le fera pour la fin que je
» désire, qui est mon instruction et la
» vostre. Fortifiez-vous l'esprit, Isabelle,
» et, l'eslevant par dessus vostre sexe, ren-
» dez-le tout-à-fait masle; et, pour appor-
» ter la liberté et confiance entière entre
» nous deux, imaginez-vous que vous estes
» homme du corps, aussi bien que vous

» l'estes desjà de l'ame : ou bien que, trai-
» tant avec moi, vous traitez avec une
» simple et ingénue fille. Et vous conjure
» de vouloir m'aimer comme si cela estoit
» réellement, vous protestant une fois
» pour toutes de ne me comporter jamais
» avec vous autrement; et lorsque je pas-
» serai les innocentes privautez que les
» vierges les plus scrupuleuses pratiquent
» entre elles, je vous permets d'user sur
» moi toutes les violences que vous dictera
» la vengeance, et me priver tout-à-fait de
» vostre amitié. »

Ces paroles répétées diverses fois eurent un tel pouvoir sur Isabelle, qu'elle se laissa de là en hors parler de toutes choses, et toucher toutes les parties de son corps les plus chatouilleuses indifféremment, avec

peu ou point de résistance : passant avec Oreste les nuits entières l'espace d'un mois entier, sans que jamais il luy donnast aucun signe de désirer autre chose d'elle que cette liberté-là, sachant bien que l'humeur orgueilleuse et déffiante de cette fille vouloit estre domtée et trompée par une longue pratique et pleine familiarité. Pour à quoy parvenir, il s'efforceoit de lui rendre par tous moyens sa compagnée agréable et attrayante, se servant entre autres de celui qui tente le plus les femmes, qui est la bonne chère : de sorte qu'il faisoit règlement (1) tous les soirs, après que son père et sa mère estoient couchez (lesquels Oreste enfermoit par dehors à double tour de clef

(1) Régulièrement.

pour plus grande seureté), une petite collation de pastez, hypocraz, confitures et autres friandises, à laquelle il convioit Henriette (1), Catherine et mesme Claire (2), fille qui, outre son humeur universellement envieuse et querelleuse, portoit une jalousie et une haine invétérée de fort longtemps contre Isabelle. Or, pour l'adoucir un peu et l'obliger dans cette petite desbauche, affin qu'elle n'accusast point les autres, Oreste se donnoit la patience de luy apprendre à lire une bonne demi-heure chasque soir : ce qui réussit si bien que Claire non seulement laissoit venir ces trois filles, que la mère d'Oreste luy avoit données en garde, se ser-

(1) Henriette Bouchard, sœur de l'Auteur.

(2) Femme de confiance de la maison.

vant d'elle comme d'espie et de controlleuse dans la maison ; mais mesme s'alloit coucher la première, les laissant manger et jouer avec Oreste. Et puis, Catherine et Henriette s'allant coucher l'une après l'autre, Isabelle restoit seule avec Oreste jusques au lendemain matin, qu'Oreste s'alloit coucher jusques à midi ; et après le disner, il passoit encores quelques heures à jouer et à se promener avec ces filles. De sorte que le voilà tout d'un coup métamorphosé en une autre personne : car de studieux, solitaire et sobre qu'il estoit auparavant, il se voit engagé insensiblement, et quasi contre son gré, en une perpétuelle desbauche de friponnerie, de jeu, de dance et de desrèglement. La bonne opinion qu'il avoit conceue premièrement de l'esprit d'Isabelle, et la forte

résolution qu'il avoit prinse ensuite de le gaigner et dompter entièrement, estimant la victoire d'autant plus glorieuse, qu'il sçavoit qu'une quantité de gents, et principalement son frère, n'en avoit jamais pu venir à bout, fit résoudre Oreste à cela et à toutes les extravagances qu'il a faites durant un an. Ce qui luy succéda si bien, qu'Isabelle commencea non seulement à luy descouvrir toutes ses actions et ses pensées, mais encores celles de ses compagnes susdites, avec lesquelles elle moyenna autant de familiarité à Oreste qu'à elle-mesme : jusques là qu'y ayant une jeune fille de chambre de Catherine, qui estant dévote se laissoit moins approcher que les autres, elle luy joua ce tour-ci pour obliger Oreste. La nuit, elle alloit au lict de cette fille et,

faisant semblant de follastrer avec elle, elle introduisoit la main d'Oreste, qu'elle faisoit tenir à genoux derrière elle, dans les draps *usque ad Veneris aram* (1) : sans que cette fille s'en aperceut qu'un long temps après.

Cette vie sembloit si douce, que ni les fréquentes prières de son frère qui estoit resté à Paris, ni la permission que luy donnoit sa mère de s'en pouvoir aller, ne le pouvoient faire résoudre à la quitter. Mais à la fin il fut rappelé par la commission que son père luy avoit donnée depuis quelque temps au conseil du Roy, pour vendre certains offices de clerc d'audiance de nouvelle création; tout à propos, ce semble,

(1) Ces mots sont en latin dans le texte; traduction : jusqu'à l'autel de Vénus.

pour pouvoir fournir à la desbauche qu'il faisoit et qu'il fit par après avec Isabelle; n'ayant jamais eu auparavant aucun argent durant toute sa jeunesse. Qui est la plus grande obligation qu'il cognoisse avoir à ses parens : cela ayant esté cause que, malgré qu'il en ait eu, il s'est sequestré des compagnées des desbauchez, et s'est réduit de bonne heure à l'estude *per non poter far altro* (1) : à laquelle par après insensiblement il a prins l'habitude.

Un peu après qu'il fut retourné à Paris, vers la fin du mois de Novembre, Isabelle y fut renvoyée devant toute seule avec le bagage; et passa deux nuits dans la chambre d'Oreste, sans qu'il prinst autre nou-

(1) Italien : pour ne pouvoir faire autrement.

velle liberté, que de pouvoir voir à son aise et loisir les parties dont l'attouchement luy estoit permis. Mais ce ne fut pas sans grand'peine et péril de gaster tout ce qu'il avoit fait auparavant. Car Isabelle s'effaroucha si fort d'abord à cette demande, qu'il fallut plus de trois heures à la rapprivoiser; puis, luy ayant diverti l'esprit par un autre discours, insensiblement il la réduisit à la lui accorder, sous prétexte tousjours de curiosité en ces matières naturelles; dont tout à l'heure après elle se repentit si fort, qu'elle fut plus d'une heure à pleurer. Ces divers mouvemens d'esprit balancé entre la mauvaise volonté et la honte, l'amour et l'orgueil, apprirent à Oreste qu'il estoit besoin encore de beaucoup de temps pour fixer et affermir cette

instabilité d'ame, premièrement que de la vouloir tout-à-fait faire incliner du bon costé. A cet effet, il se contenta des simples baisers et attouchemens accoustumez, tout le long de l'Advent, jusques à la nuit de Noël, qu'estant retourné de la messe de minuit, il la tint dans sa chambre toute seule le reste de la nuit : où il obtint la grace de voir pour la seconde fois, *con la candela accesa in mano, la capella di Venere* (1). Cette permission, donnée avec mille baisers et embrassemens plus chauds et plus serrez ce sembloit que l'ordinaire, après l'action, fit concevoir à Oreste une bonne opinion de la force de l'esprit de cette fille;

(1) Italien : avec la chandelle allumée en main, la chapelle de Vénus.

et pour l'esprouver, il commencea à passer de la physique à la métaphysique, et luy monstra comme tous ses fondemens estoient ruineux et fondez sur la fourberie des uns et la niaisrie des autres; luy faisant voir clairement la fausseté et futilité de tous ses mystères les plus spécieux. Et voyant qu'elle recevoit ces discours-là avec goust et sans estonnement, ils les continua quelques jours, espérant qu'elle seroit capable d'instruction; mais il fut trompé. Car après que son esprit eut eu loisir de revenir de l'estourdissement que lui avoient causé d'abord ces propositions sublimes et si paradoxales, elle s'embarrassa dans de si grands doutes et de si fortes inquiétudes, qu'elle retomba dans de plus grandes foiblesses qu'auparavant. De sorte qu'Oreste

conclut qu'il estoit meilleur pour elle et pour luy aussi de la laisser dans sa première bassesse; de peur que la voulant eslever trop haut, il ne fust cause un jour de sa précipitation en ruine.

Les jours gras estant venus, soubs excuse de la desbauche du temps, il attiroit tous les soirs dans sa chambre jusques à minuit, sa sœur, par petites collations, jeu de chartes et lecture de romans, à quoy elle se plaisoit fort; et elle amenoit en sa compagnée tousjours Isabelle, qu'elle aimoit si chèrement, qu'elle prenoit autant de plaisir de voir que l'on luy fist des caresses, que si c'eust esté à elle-mesme, et faisoit généralement tout ce que vouloit Isabelle. De quoy Oreste se sceut fort bien servir, couvrant toutes les visites fréquentes qu'il

faisoit le jour dans le gynécée, et celles que ces filles lui rendoient les soirs dans sa chambre, de l'affection particulière qu'il portoit à sa bonne sœur. Ce qui fermoit la bouche à Claire, qui ne pouvoit souffrir cette préférence d'Isabelle à elle; quoy qu'Oreste la cachast le plus qu'il pust, invitant aussi souvent Claire et luy apprenant à lire. De sorte qu'elle et Isabelle estoient demeurées d'accord, qu'une nuit, l'une d'elles feroit la garde dans leur chambre, qui estoit proche à celle de la mère, pendant que l'autre iroit avec la sœur jouer à la chambre d'Oreste; si bien que Claire venoit presque règlement de deux nuits l'une. Dont Oreste estant infiniment importuné (toutes ces veilles n'estant faites que pour Isabelle), il s'advisa de

faire jouer une comédie qu'il composa, de sorte que le personnage qu'il avoit destiné à Isabelle parloit le plus souvent, et ce d'amour, à celui qu'il s'estoit proposé de faire luy-mesme. En la première distribution qu'il fit des personnages à tous les valets du logis, il fit semblant de n'avoir point dessein de s'en donner aucun, ni à Isabelle; puis, feignant que la fille qu'il avoit prinse pour faire la servante de la comédie ne faisoit rien qui vaille, il bailla son personnage à Isabelle : prenant aussi quelque temps après pour luy-mesme le personnage du docteur, qu'il osta à un valet pour sa prétendue incapacité. Cela estant ainsi fait, voilà Claire excluse de plus venir les soirs à la chambre d'Oreste, et Isabelle en possession d'y venir toutes les fois

qu'elle auroit la commodité pour répéter son roollet, et, sous ce prétexte, elle laissoit la sœur auprès la table lire quelque livre, et s'en venoit s'agenouiller auprès du lict d'Oreste qui se couchoit exprès tous les soirs avant qu'elles vinssent ; et en récitant en cette posture, elle souffroit toutes les privautez que se vouloit donner Oreste avec la bouche et la main. Desquelles n'estant pas content, et voulant arriver à quelque chose de plus substantiel : une nuit qu'elle estoit demeurée seule dans sa chambre en cette mesme posture, il s'hasarda de luy prendre la main qu'elle tenoit d'ordinaire entre les draps sur son estomac, et la luy faire descendre jusques en l'antre de Priape. Dont s'estant merveilleusement offencée, il prit occasion de luy faire un grand discours sur

l'indifférence qu'il y avoit de toucher cette partie-là, ou une autre comme la main, etc.; et sceut si bien haranguer qu'il luy fit promettre que d'oresnavant il n'y auroit plus d'endroit en leurs deux corps que l'un et l'autre ne touchast indifféremment et ne laissast toucher, pour lever par ce moyen toute deffiance de leur amitié; car tousjours Oreste

...hoc prætexit nomine culpam,

n'ayant véritablement autre dessein, aux premiers commencemens, que de se la rendre amie. Mais enfin,

Qui fuerat cultor, factus amator erat,

et

[*Intravit*] *amicitiæ nomine tectus amor,*

sans que jamais il luy en eust parlé jusques environ la mi-Mars de l'an 1630, qu'une

après-disnée, estant enfermez eux deux tous seuls dans la chambre de sa mère, il luy descouvrit ingénument qu'il estoit depuis un certain temps esperdument amoureux d'elle, la conjurant de vouloir avoir sa passion pour agréable, et lui protestant que jamais il ne prétendroit à plus haute récompense du service qu'il luy vouloit rendre d'oresnavant, que les faveurs et les privautez qu'elle luy avoit permises cy-devant. Isabelle là-dessus s'estant offencée diverses fois, puis rappaisée, selon que le désir que cet amour fust vrai, et la peur qu'Oreste ne se mocquast d'elle, l'agitoient diversement : là-dessus elle s'enfuit toute en fougue, et ne voulut se laisser parler de quelques jours, nonobstant les prières que luy en fit la sœur à qui Oreste fit entendre

qu'il aimoit aucunement Isabelle, à cause qu'il la voyoit si fidelle et affectionnée à son service; ce que la bonne sœur crut, et a toujours cru depuis : de sorte que jamais elle ne s'est scandalizée ni n'a prins aucun mauvais soubçon pour toutes les caresses qu'Oreste faisoit à Isabelle devant elle.

Ce fut là le commencement des quintes d'Isabelle et

Illa fuit mentis prima ruina...

d'Oreste; car, prenant à bon escient martel de ces rigueurs et desdains, il fut du depuis presque en continuelle rage et fureur d'amour, ne se passant semaine que cette fille ne luy fist deux ou trois revirades, qui estoient d'autant plus sensibles à Oreste, qu'elle les luy faisait tousjours immédiatement après quelque faveur extraordinaire,

comme il se verra ci-après. Soit qu'elle le fist pour entretenir l'affection d'Oreste, sachant bien que

Quod datur ex facili longum male nutrit [amorem,
Miscenda est lætis rara repulsa jocis;

et qu'il n'y a rien qui reschaufe l'amour comme le feu de la jalousie: et pour ce parfois, dans la plus grande aigreur de sa cholère contre Oreste, elle faisoit bonne mine à son frère, recevant de bonne part ses caresses. Soit aussi qu'elle fust contrainte à ces changemens, par le grand contraste que faisoient en son esprit l'amour et la honte, le désir de volupté et l'orgueil, l'espérance et le désespoir: passions qui la bourellèrent si violemment, qu'après luy avoir à la longue emmaigri et desséché le corps,

elles s'attaquèrent si bien à l'esprit, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne devinst folle.

Oreste, de son costé, souffrit les mesmes accidens en son corps et en son esprit, par le désespoir et la rage que luy causoient ces continuelles mutations, et par l'extresme désir qu'il avoit de se retirer de cette affection, en laquelle il se vouloit mal de mort de s'estre embarqué et dont il ne pouvoit néantmoins treuver l'issue. Et ses troubles d'esprit, et la phtisie où l'avoient réduit ces inquiétudes eussent esté suivies enfin ou de folie ou de mort sans l'aide de son cher ami Marchand, auquel n'ayant accoustumé de rien celer, il descouvrit son amour; et Marchand estant pareillement frappé de mesme mal pour une autre Isabelle de ses voisines, ils se consoloient l'un l'autre en s'entrete-

nant et philosophant sur la nature de leurs passions, ou en se divertissant à la musique. Car pour les livres, qui estoient autrefois tout leur bien, ils les avoient tellement abandonnez, qu'Oreste en un an entier ne put jamais achever de lire les *Morales* de Plutarque avec le commentaire Grec, livre qu'il avoit choisi comme un *antidotarium* à sa folie : employant le peu de temps qu'il estoit contraint de s'absenter d'Isabelle, au lut, dont il avoit commencé à apprendre au commencement de l'année, malgré et au desceu de son père.

Mais, pour retourner au fil du discours de l'histoire : Isabelle estant enfin rappaisée par les prières et les vers qu'Oreste luy faisoit tous les jours (l'amour luy ayant reschaufé la veine poétique qu'il avoit exercée

à bon escient en sa première jeunesse, mais qu'il avoit depuis entièrement discontinuée vers les dix-neuf à vingt ans, ayant recogneu que sa poésie estoit forcée et se deüilloit un peu d'obscurité et de dureté), cette fille, dis-je, estant radoucie, elle agréa l'amour d'Oreste, lui promit le réciproque, à la charge qu'au moindre signe qu'il feroit paroistre d'avoir dessein d'attenter à son honneur, elle le banniroit entièrement de sa compagnée. En suite de cela, Oreste obtint d'elle qu'ils se verroient toutes les fois que la commodité le permettroit, et que, pour plus grande seureté, le rendez-vous seroit dans la chambre d'Oreste, pour estre en lieu fort esloigné et tout au haut du logis. Où, de là en avant, elle ne manqua guères de jour sans y venir, et plus d'une fois,

lorsque la mère d'Oreste estoit à la messe, au sermon ou en visite. Là où une fois elle fut surprinse par Claire qui, ayant la clef d'un grenier proche de cette chambre, comme elle y montoit un soir, ayant ouï du bruit, s'approcha de la porte, et fut longtemps à escouter les discours des deux amans enfermez, qu'elle reporta dès le soir mesme à la sœur et la mère d'Oreste; laquelle n'en fit aucun bruit que de deffendre à Isabelle de se plus treuver seule enfermée dans la chambre d'Oreste, la comédie qui se devoit jouer ayant excusé le reste. Laquelle ayant esté représentée à la mi-Quaresme, avec grande satisfaction de la mère, Oreste obtint permission d'elle d'en faire jouer une autre au mois de Mai à Fontenay, où sa sœur mesme et Catherine

devoient représenter un personnage. Oreste s'estoit advisé de cette invention pour pouvoir continuer impunément et sans soubçon les visites et les veilles accoustumées avec Isabelle ; à laquelle il avoit formé un personnage aposté pour pouvoir exprimer avec elle toutes les passions de son amour, sous le personnage de Lucidas, qu'il s'estoit destiné et avoit réformé à son usage : ayant prins au reste toute la bergerie de Racan pour représenter où Marchand devoit faire Alidor, et Catherine la bergère qui porte son mesme nom, Marchand ayant descouvert à Oreste qu'il estoit infiniment amoureux de cette belle fille.

Sous ce prétexte, Oreste continuoit à jouir des faveurs qu'Isabelle lui alloit tous les jours augmentant ; car, non contente *di*

toccargli liberamente il cotale, ella lo menava ancora a spazzo (1); et Oreste se servit de cette occasion-cy pour l'y faire résoudre. Un jour, comme Isabelle avoit ses mois, qu'elle appeloit avoir du sucre, Oreste, après avoir fait quantité d'expériences pour voir si tout ce que disent les médecins du sang menstrual estoit vray (ce que, par parenthèse, il a treuvé faux : par exemple, qu'il tue les herbes et les boutons de la vigne; qu'il fasse enrager les chiens; qu'il soit si aspre et corrosif, Oreste l'ayant espreuvé sur sa propre langue; qu'il dissoude le bitume du Lac Asphaltide; que sa rouille ne s'en aille jamais de dessus

(1) Italien : non contente de lui toucher librement le..., elle s'amusait encore à le hocher.

le fer; que les femmes qui ont leurs fleurs ternissent un miroir en se regardant, fassent corrompre la saumure, etc.); après, dis-je, avoir fait des expériences de tout cela, et essayé de descouvrir de quel endroit il sortoit, si c'est des costez du col de la matrice, ou plus tost de son fond, comme il croit qu'il sort car après avoir longtemps farfouillé avec le doigt, il a senti ouvrir la bouche intérieure de la matrice, et en couler quantité de sang; ayant fait tout ce mystère, il dit, sans penser à autre chose qu'à rire, que les hommes aussi avoient du sucre. Ce qu'Isabelle prenant sérieusement, et demandant comme cela pouvoit estre, Oreste luy dit que remuant ainsi et ainsi son sexe, elle en feroit sortir. Ce qu'elle fit en toute simplicité, ce sembloit;

puis, ayant veu l'émission, et s'estant esclatée de rire, elle se prinst à pleurer à bon escient, peut-estre de honte et de despit d'avoir fait cela. Dont Oreste l'ayant consolée, il obtint d'elle de là en avant cette charité, tous les jours que la commodité ou le caprice de cette fille le permettoit : appelant cela entre elle et luy, *faire venir du sucre.*

Quelque temps après, il obtint une plus grande grace d'elle; car s'estant assez souvent corrompu en se frottant contre son ventre, à travers les habits pourtant, et elle n'en disant mot, ains faisant semblant de s'endormir lorsqu'il cultoit le plus fort, il print une fois la hardiesse de lui lever la chemise, et *fregardla fra le coscie* (1) : ce

(1) Italien : *illam fricare intra femora.*

qu'ayant souffert quelque deux ou trois fois, enfin un jour elle fit semblant de se resveiller, et se fascha fort amèrement de ce qu'il y alloit, ce disoit-elle, ainsi en trahison, et de ce qu'il ne luy avoit pas demandé lorsqu'elle n'estoit pas endormie; et demanda à quoy ce mystère-là servoit. Sur quoy Oreste lui ayant donné le meilleur galimatias qu'il put, il la conjura de luy vouloir permettre cette faveur-là d'oresnavant; et qu'outre le grand plaisir qu'il y prenoit, ce seroit une nouvelle assurance de son amour et de la confiance qu'elle avoit en luy; et luy promit de ne passer jamais outre un certain signe qu'elle-mesme lui détermina *nella sua potta* (1) : qui estoit justement

(1) Italien : *in suo cunno.*

vers les nymphes ou pellicules qui bouchent l'orifice extérieur du col de la matrice, car ainsi il ne la mettoit en aucun danger, et n'y avoit pas plus de péché que *menarlo colla mano* (1). Après plusieurs pleurs, et s'estre asseurée qu'il n'y avoit aucun péril, Isabelle accorda la requeste d'Oreste, qu'il commencea à exécuter sans plus sentir en lui aucun signe d'impuissance, son sexe se dressant au premier baiser : et ce, à cause seulement que son imagination n'estoit point troublée de la trop grande envie de continuer tout-à-fait, et de la curiosité de sçavoir toutes les particularitez du plaisir qu'il y a à la consommation en-

(1) Italien : *menarlo colla mano, — illum fricare manu (cunnum).*

tière de cette œuvre. Car au mesme temps que son sexe estoit ainsi obéissant auprès d'Isabelle, il faisoit le rétif et capricieux à son ancienne mode, lorsqu'Oreste le vouloit faire entrer *nella gabbia* (1) de cette petite vachère dont l'on a parlé au commencement, laquelle venoit parfois de Fontenay à Paris. Et un jour, estant allé coucher chez une garce tout exprès pour s'esprouver, il ne put rien faire de toute la nuit.

Oreste croioit estre parvenu presque au port, lorsque voici s'eslever les commencements de la tempeste, laquelle l'a enfin chassé jusques en Italie. Claire, enrageant de ce que Isabelle venoit ainsi tous les soirs

(1) Italien : *nella gabbia,* dans la cage de cette petite vachère.

à la chambre d'Oreste, et voyant qu'elle ne pouvoit l'empescher pour ce que sa sœur luy menoit, elle songea que si elle pouvoit treuver moyen d'empescher celle-cy d'y plus venir, qu'Isabelle seroit entièrement privée de cette liberté. A cet effet, un soir estant venue elle-mesme appeler Isabelle pour s'en aller tenir à la chambre prez la mère, pendant qu'elle, Claire, seroit en la chambre d'Oreste; et Isabelle, pour avoir descouvert la finesse, n'en ayant rien voulu faire : outrée de despit, elle s'en retourne tout court, esveille le père et la mère, leur fait entendre que la sœur va tous les soirs jusques à trois heures après minuit jouer aux chartes avec Oreste, leur conte toutes les veilles qui s'estoient faites l'automne passé à Fontenay, dit que c'est Isabelle qui la desbauche, et

se plaint fort d'elle pour son particulier. Si bien que, le matin venu, la mère crie et frappe la pauvre sœur, luy deffend de plus jamais aller à la chambre d'Oreste, et luy fait-on faire un lict de camp sur lequel on veut qu'elle couche dans la chambre mesme de sa mère : avec deffences d'avoir plus aucune familiarité avec Isabelle. Oreste est pareillement crié, et deffences de plus parler seul à seul avec sa sœur; et ne veut-on plus que la pastorelle se joue. Le père, selon une humeur vrayement endiablée qu'il a de soubçonner les crimes les plus horribles des personnes les plus innocentes, ayant fait entendre à sa femme qu'il pouvoit y avoir quelque villanie entre frère et sœur, et qu'Isabelle en faisoit le maquerellage; et pour ce, l'on commencea à es-

pier de fort près sa fille et la mener tousjours en ville sans la laisser plus seule avec Isabelle.

Cette rumeur arriva vers Pasques, et fut plus d'un mois à s'acquoiser; dont tant s'en fault qu'Oreste fust fasché, qu'au contraire il en receut de fort grandes commoditez. Car Isabelle commencea à se treuver presque tous les jours seule dans le logis sans la sœur; laquelle, bien qu'elle ne soubçonnast aucun mal des caresses d'Oreste avec Isabelle, les incommodoit néantmoins fort, estant une fille de son naturel mélancholique et ennemie de toutes les gaillardises d'amour; et pour ce il falloit tousjours user de beaucoup de retenue en sa présence, tant dans le discours qu'aux actions.

Isabelle estant donc ainsi souvent seule, la mère s'occupant à crier sa fille, et Claire estant pour la plus part du temps à Fontenay : outre que croyant s'estre assez vangée d'Isabelle en lui ostant le moyen de plus venir en la chambre d'Oreste, elle ne l'espioit quasi plus, Oreste commencea à la voir plus souvent et plus familièrement que jamais. Le jour, Isabelle feignant de se retirer de la salle dans les chambres d'en haut de peur des poursuites et importunitez du frère, elle venoit s'enfermer dans la chambre d'Oreste; et les soirs, elle feignoit d'aller au privé qui estoit au bas de la montée sur laquelle estoit posée la chambre d'Oreste, et là, faisant un certain bruit à la porte du privé, Oreste dévalloit et s'entretenoit avec elle une bonne heure,

lorsque Claire estoit à la ville : et estant aux champs, ils passoient une bonne partie de la nuit ensemble sur les degrez.

Oreste, enyvré de sa bonne fortune, commencea à avoir des desseins plus relevez; et partie pour se confirmer à perpétuité dans la confidence et familiarité d'Isabelle, partie pour pouvoir obtenir la dernière faveur, une nuit, dans la chaleur du discours et des embrassemens, il commencea à lui jetter quelques parolles de mariage : lesquelles ayant esté receues assez favorablement d'Isabelle, par succession de temps ils traitèrent de cette matière si avant, qu'Oreste insensiblement se treuva engagé de parolle, que si jamais il luy venoit fantaisie de se marier, il ne prendroit point d'autre femme qu'Isabelle; à la charge

qu'en attendant que cette alliance se fist, elle vivroit avec luy comme avec son mari, c'est-à-dire en communauté de pensées, de desseins, d'affection, de biens et de corps : tousjours son honneur sauf pourtant, lequel elle laissoit d'oresnavant en la garde d'Oreste; qui, voyant la grande bonté et franchise de cette fille, en devint si jaloux gardien, qu'encore qu'elle s'abandonnast entièrement à luy par fois, jamais il ne voulut attenter à faire l'entier acte de génération, qu'auparavant il n'eust treuvé un moyen certain pour empescher la grossesse.

A cet effet, il se mit à faire un recueil de tout ce que les médecins ont escrit en cette matière, et achepta des drogues qu'il jugea estre les plus puissantes dans l'effet : qu'il voulut néantmoins expérimenter avant

que de rien hasarder. Et argumentant que si elles pouvoient faire vider généralement tout ce qui est enclos dans la matrice, elles feroient facilement venir le sang des mois devant le temps, il print de l'armoise, de l'aristoloche et colochinte; et l'ayant donnée un soir à Isabelle, il la pria de se la vouloir mettre la nuit à l'entrée de la nature, pour certaine expérience qu'il vouloit faire. L'humeur deffiante de cette fille lui fit tout à l'heure soubçonner qu'elle estoit grosse, et qu'Oreste luy bailloit cela pour la faire vider : ce qui luy donna une telle espouvante, qu'elle tomba en pasmoison. Et Oreste s'estant advisé de sa faute, il luy osta les herbes; et ne faisant pas semblant de cognoistre la cause de cet esvanouisse-

ment, il luy dit qu'elle se morfondoit, et qu'elle s'allast coucher.

Le lendemain, qui estoit dimanche, sa sœur, en allant à la messe avec sa mère, vint esplorée advertir Oreste qu'Isabelle vouloit s'en aller du logis, et le pria de la vouloir retenir. Luy aussitost l'estant venu treuver, et feignant de ne pouvoir comprendre le subjet de ce subit département, fut une forte heure à la supplier de le luy vouloir dire. Enfin, vaincue par les pleurs qu'Oreste commencea ce jour là à jetter en abondance aux pieds d'Isabelle, et que depuis il a continuez de bonne sorte, ne s'estant passé semaine que cela ne luy soit arrivé plus d'une fois pour les extravagances et changemens de cette humeur bizarre; enfin, dis-je, Isabelle lui descouvrit sa peur,

et comme elle estoit résolue de s'enfuir tant que la terre la pourroit porter, pour éviter l'ignominie que luy causeroit sa grossesse, Oreste ayant premièrement voulu tourner cela en risée pour luy tesmoigner la vanité de cette terreur, par raisons plus solides et par prières il obtint d'elle qu'elle attendist au moins que le temps de ses menstrues fust venu, et que si le sang ne paroissoit point, que lors luy et elle adviseroient à ce qu'il falloit faire. Ce qu'il fit pour pouvoir avoir seulement du temps, pendant lequel il sçavoit bien qu'un esprit inconstant comme celuy de cette fille changeroit aisément de dessein; ce qui luy réussit fort bien, car la forte imagination dont estoit préoccupée Isabelle luy fit fluer son sang mesme avant le temps. Et ainsi tout fut raccommodé, et

Oreste rentra dans la possession de ses faveurs plus avant que jamais, jusques à faire trois ou quatre fois l'intromission presque parfaite; et entre autres, une fois Isabelle s'estant mise sur luy, elle se laissa tellement emporter à la volupté, qu'elle s'enferra d'elle-mesme jusques aux gardes, de sorte qu'Oreste, plus soigneux de son bien qu'elle-mesme, retira son espingle du jeu sans rien faire. Or il est à sçavoir que toutes les fois que cette fille se laissoit aller non seulement à ces derniers excez, mais encore simplement lorsqu'elle se laissoit *fregar tra le coscie,* elle estoit demie heure à pleurer à chaudes larmes, protestant de ne se laisser jamais plus toucher, et demeurant un, deux et trois jours dans cette résolution, qu'enfin Oreste, par prières,

larmes et violence renversoit : de sorte que pour un jour de bien que cette fille luy a donné, elle luy en a baillé tousjours quatre mauvais. Ce qui le rendit si mélancholique, qu'il commencea à ne plus voir personne que son cher Marchand, abandonnant mesme le concert de musique que faisoit son frère, pour espier les occasions d'entretenir ou rapprivoiser son Isabelle.

Ces flammes amoureuses s'estoient tenues cachées à tous ceux du logis, fors à son frère qui, en ayant descouvert quelque fumée, alloit espiant les actions d'Isabelle, par curiosité et par jalousie : lorsqu'au mois de Juillet, ayant esté presque faite maison neuve de valets, il entra premièrement au logis une petite tapissière nommée

Corinne (1), qui, tenant compagnée à Isabelle, commencea à troubler beaucoup la quiétude des deux amans, Isabelle ne pouvant se treuver seule avec Oreste si souvent qu'auparavant. Puis ensuite son frère print un laquais Bourguignon nommé Rozée, que Claire se rendit partisan par présents pour luy servir d'espie, principalement contre Isabelle, qu'elle avoit entreprins de faire chasser du logis : ne pouvant souffrir le mespris dans lequel la tenoit Isabelle, qui d'autre costé la faisoit encore crever d'envie et de jalousie, par le support qu'elle s'estoit acquis auprès du frère, de la sœur et d'Oreste qui vouloient à toute force qu'el-

(1) Pseudonyme, pour Marie.

le demeurast au logis, et qui haïssoient de mort Claire.

Toute la maison estant ainsi bandée en deux ligues, Rozée commencea à se servir des belles parties de son esprit, c'est à sçavoir, de détraction, flatterie, calomnie, et de trahison; car faisant mille caresses à Isabelle, en derrière il en disoit tout le mal du monde. Et ayant espié toutes les visites qu'elle faisoit à la chambre d'Oreste, il commencea à divulguer à Claire et à tous les autres valets ces amours, adjoustant mille impostures : qu'il avoit veu Oreste monté sur Isabelle; que ce qu'Isabelle avoit esté malade un certain temps, c'estoit qu'elle avoit prins certaines poudres pour se faire avorter que luy avoit données Oreste, lesquelles Rozée avoit esté querir par l'ordon-

nance d'Oreste (voulant parler de certaine cresme de tartre qu'Oreste luy envoya une fois querir pour se purger). Ces bruits courans partout le logis, Isabelle, de désespoir, un soir, après estre venue de baigner avec la mère, où Oreste avoit aussi esté, et l'avoit veue nue et touchée partout par dessous l'eau, s'en alla du logis sur les huit heures, et Oreste la suivit par toutes les rues de Paris deux grosses heures, la priant de vouloir retourner; enfin il obtint qu'elle reviendroit pour cette nuit-là, et que le lendemain elle s'en iroit si bon lui sembloit. Revenue au logis, elle demande son congé, fondée sur les calomnies que Claire alloit semant d'elle. D'abord la mère, emportée de cholère, le luy accorde pour le lendemain matin; et Isabelle estant venue au privé,

Oreste la sceut si bien prescher jusques à une heure après minuit, qu'elle luy fit promettre que si sa mère ne luy parloit plus de sortir, qu'elle demeureroit à la maison. Les pleurs de l'un et de l'autre furent si grands et si longs, qu'ils furent ouïs de Claire et de la mère qui estoient aux aguets à la fenestre de leurs chambres; et Oreste ayant esté reconduire Isabelle jusques à la porte de sa chambre, à peine fut-elle entrée qu'elle treuva la mère près la porte, qui la print par la main et la mena dans son cabinet : luy demandant premièrement d'où elle venoit à cette heure, et pour quel subjet elle pleuroit. A quoy Isabelle luy respondit qu'une douleur de dents l'avoit retenue jusques alors en bas. Lors la mère deschargea tout ce qu'elle avoit sur le cœur depuis cer-

tain temps : luy contant tous les caquets que l'on faisoit d'elle dans le logis, qu'elle dit néantmoins ne pas croire; mais qu'elle l'en advertissoit affin qu'elle ne se donnast plus tant de liberté avec Oreste, et qu'elle luy deffendoit de plus aller jamais à sa chambre : qu'elle la prioit de demourer à son service et qu'elle la deffendroit contre Claire et tous autres.

Le lendemain après disner, Oreste fut appelé au cabinet de son père, où luy et sa femme luy firent un long sermon, répétant tout ce qui avoit esté dit la nuit, avec menace d'estre battu si jamais il estoit treuvé seul avec Isabelle : le père surtout faisant fort le courroucé, comme il estoit véritablement en son ame, ayant une jalousie extresme, et une haine contre Isabelle, qui

l'avoit refusé plusieurs fois, et s'estoit mocqué de luy tout fraischement de ce qu'à l'age de soixante et cinq ans il vouloit faire l'amoureux. Oreste, voyant la fureur bestiale de son père, respondit à sa mère qu'à elle seule il luy feroit ses excuses ; et sa mère estant venue à la chambre d'Oreste, il couvrit si bien toutes ses familiaritez avec Isabelle, sous le prétexte des comédies passées, du jeu, de l'affection qu'elle portoit à sa sœur, et de l'envie que Claire luy portoit, que sa mère demeura presque satisfaite, et fit une longue réprimande à Claire, luy deffendant de plus rien faire ni rien dire à Isabelle, et priant Oreste de travailler à la réconciliation avec Claire de sa sœur qui avoit en tout ceci deffendu ouvertement Isabelle, et juré une haine irré-

conciliable contre Claire. Laquelle estant allée pour un mois à Fontenay, toutes les affaires se raccommodèrent aucunement : de sorte qu'Oreste recommencea à voir Isabelle, non plus dans sa chambre, mais dans celle de sa mère, laquelle estant au milieu de deux autres qui respondoient à deux diverses montées, sitost qu'il entendoit venir quelqu'un d'un costé il s'évadoit de l'autre.

Mais ils estoient espiez de si près qu'ils ne pouvoient plus presque rien faire, la calomnie ayant laissé la deffiance dans l'esprit de la mère, et estant venue de nouveau une servante de cuisine au logis, qui, devenant jalouse d'Isabelle, commencea à s'unir avec Rozée et faire de plus infames caquets que devant. De sorte que Claire

estant revenue à Paris, voilà plus de bruit que jamais au logis; et la mère commence elle-mesme à faire l'espie, fait fermer à clef la porte qui respondoit sur la montée de la chambre d'Oreste : luy deffendant de jamais plus passer par sa chambre, par où auparavant il passoit maintefois le jour sous prétexte d'aller à celle de son frère (mais c'estoit véritablement pour voir Isabelle); luy deffend en outre de se plus treuver jamais avec Isabelle, soit seule, soit en compagnée; commence de plus à fort maltraiter la sœur, la menaceant de chasser Isabelle, si elle la treuve plus parlant en secret avec elle, ni avec son frère ni Oreste. De sorte que la pauvre sœur alloit un jour se jetter dans un monastère, de désespoir, si Oreste, qui en fut adverti par Isabelle, ne

l'en eust destournée par cette invention. Voyant qu'il ne luy pouvoit persuader de demeurer au logis avec toutes les persécutions de sa mère, plus tost que de s'aller enterrer toute vive dans un monastère, il s'offrit de luy en chercher un, là où l'on la tiendroit en pension, sans qu'elle se fist religieuse; mais il tira premièrement une promesse de sa main, que jamais elle ne feroit aucun veu sans son consentement; et depuis il chercha aux Ursulines, ce qu'il fit plus par manière d'acquist qu'autrement, n'ayant fait cette proposition que pour pouvoir avoir du temps, qui peut tout, principalement sur les femmes.

Nonobstant toutes ces précautions et espies, Oreste n'eust pas laissé de continuer de voir Isabelle quelquefois, pouvant tout

au moins la voir le soir au bas de la montée, Corinne faisant le guet, pource qu'elle ne soubçonnoit aucun mal dans cette familiarité. Mais Isabelle estant allée à confesse à la mi-Aoust à un confesseur extraordinaire aux Cordeliers, elle voulut s'esclarcir de ce qu'elle n'avoit jamais voulu descouvrir au confesseur ordinaire de la maison, ce dit-elle depuis à Oreste, de peur qu'il ne dist son secret à la mère; et ayant exposé la vie qu'elle menoit avec Oreste, le moine luy fit le cas si énorme, et l'espouventa tellement, qu'il renversa en un quart d'heure ce qu'Oreste avait esté presque un an à bastir : jusques à luy conseiller de sortir du logis pour éviter l'occasion du péché. De sorte que voilà Isabelle tellement effarouchée, qu'il n'y eut pas moyen de la rap-

privoiser qu'au bout de quelque temps, qu'Oreste se servit de cette invention, après l'avoir sollicitée en vain plusieurs fois :

Un jour que tout le monde estoit allé à Fontenay, il fit tant que le matin Isabelle vint faire un tour dans sa chambre, là où, après avoir usé en vain toutes sortes de prières, il en voulut venir comme à la force : à quoy Isabelle ayant crié et demandé secours à Corinne qui estoit en bas, Oreste s'eschappa jusques là qu'il luy donna deux ou trois légers coups : dont cette fille orgueilleuse jusques au dernier point, se sentit tellement offencée, qu'elle jura de ne jamais le pardonner à Oreste, et lui deffendit de plus luy parler, sinon qu'elle le diroit à sa mère. L'après-disnée, Oreste se treuva dans la chambre de sa mère avec Isabelle,

Corinne et son frère, lequel, ayant veu ne pouvoir venir à bout d'Isabelle, s'estoit mis depuis peu après Corinne et l'avoit desjà si bien apprivoisée, qu'elle prenoit l'oiseau au poing et se laissoit toucher *alla sua gabbia* (1). Pendant qu'il caressoit Corinne, Oreste s'estant approché d'Isabelle, il la supplia à genoux et les larmes aux yeux de luy vouloir pardonner, et qu'autrement elle le réduiroit à un point dont elle seroit marrie par après, se sentant desjà fort mal : à quoy elle n'ayant rien respondu, ains s'estant mise à dormir, Oreste se lève de cholère, et se va jetter sur un lict d'une chambre voisine : où estant véritablement tourmenté tout de bon du repentir de ce

(1) Italien : à sa cage.

qu'il avoit fait le matin, et de désespoir de pouvoir jamais se remettre aux bonnes graces de cette fille, il se sentit un peu mal; et ayant avec cela contracté depuis quelques mois en çà la couleur pasle et jaune des amoureux, il s'imagina qu'il pourroit facilement contrefaire quelque grand esvanouissement, qui toucheroit peut-estre et adouciroit Isabelle. A cet effet, après s'estre plaint quelque temps, il jetta un grand cri, auquel son frère estant accouru, et ayant treuvé Oreste chu à bas, tout froid, espleuré, resvant, et feignant quelques convulsions, il appela ces deux filles; dont il n'y eut que Corinne qui vint, apportant de l'eau, Isabelle demeurant immobile. Laquelle enfin, oyant continuer les cris du frère, qui estant véritablement en

peine demandoit du vinaigre, accourut aussi, et treuvant Oreste en si piteux estat, et disant en ses resveries des choses qui pouvoient estre entendues aucunement d'elle (car il se plaignoit à bastons rompus d'une trop grande cruauté, et de sa propre folie, et menaceoit de dire tout ce qu'il sçavoit), soit la pitié ou la peur qui la touchast, elle commencea, les larmes aux yeux, à faire tout son possible pour le faire revenir. Et ayant dit aux deux autres qu'ils se retirassent pour laisser reposer Oreste, elle commencea à l'embrasser et baiser, l'appelant et se nommant, le priant de luy pardonner son obstination, et qu'elle promettoit d'oublier tout ce qui s'estoit passé : ce qu'Oreste faisant semblant de ne point entendre, et continuant dans ses resveries,

elle commenceoit à se désespérer et tirer les cheveux, s'appelant folle et malheureuse, lorsqu'il feignit de revenir un peu ; et après plusieurs complimens et plaintes de part et d'autre, il luy fit promettre qu'elle luy donnoit l'entière liberté sur elle qu'il avoit eu auparavant, à la charge qu'il n'en abuseroit plus d'oresnavant : pacte qu'il observa quelque temps, partie pour ne pas avoir l'occasion, les espies se redoublant de jour à autre. Et pendant cela, il print familiarité avec Corinne qui commencea à venir le visiter jusques dans sa chambre, et de jour et de nuit, impunément, tous les yeux du logis estant tellement fichez sur les actions de la pauvre Isabelle, qu'ils ne s'apercevoient d'autre chose quelconque ; et Oreste estoit infiniment aise de cette familiarité,

qu'il tesmoignoit tout publiquement, affin de destourner l'envie (qui estoit toute tombée sur Isabelle) sur la teste de Corinne; de laquelle en trois jours il obtint toutes les privautez qu'il avoit eu la peine d'obtenir en un an d'Isabelle : et ce, sous prétexte de luy faire venir ses mois, qu'elle s'estoit plainte ne pouvoir avoir, et qu'il luy fit véritablement couler, par un breuvage de colochinte, savinité et aristoloche. Mais treuvant ces caresses-cy fades, il voulut retourner à celles d'Isabelle : à quoy luy rouvrit l'entrée un accident d'un gros clou qui luy vint aux rheins, de sorte que ne se pouvant penser de luy-mesme, elle s'offrit de le faire, et, par cette occasion, elle eut quelque liberté de venir quelquefois à la chambre d'Oreste : ce qu'autrement sa

sœur mesme ne luy eust pas voulu permettre, l'ayant priée, et Oreste aussi, de discontinuer ces privautez, de peur qu'on ne la chassast.

Vers ce temps-là, Claire retourna de Fontenay, et Isabelle ne pouvant plus souffrir les continuelles espies qu'elle luy faisoit lorsqu'elle estoit à Paris, elle demanda son congé un beau matin et s'en alla. Et la pauvre sœur ayant supplié Oreste de l'aller chercher et la faire retourner, il la fut treuver chez une sienne tante; et après luy avoir fait diverses propositions de l'entretenir en chambre, mesme de l'espouser, lesquelles elle ne put gouster, il la fit enfin résoudre de retourner; et la mère, quoy qu'aigrie horriblement contre elle, la reprit par une certaine impuissance d'esprit qu'elle a de se

pouvoir jamais deffaire d'aucun serviteur qui luy fait quelque petit service à son gré; et plus un tel luy fera d'offences, plus elle aura peur de le perdre.

Depuis ce dernier retour, Corinne s'en estant allée du logis, laquelle servoit à faciliter les rencontres, Claire demeura à Paris : laquelle s'estant advisée du rendez-vous que se donnoient nos amans au pied de la montée, osta deux ou trois lozanges d'une vitre, pardevant laquelle il falloit qu'Oreste passast, affin de le voir quand il descendroit le jour; et la nuit faisant coucher là son Rozée. De sorte que cette poste-là n'estoit plus tenable : toutes les autres du logis l'estant encore moins, Claire ayant tousjours à son costé les clefs des chambres d'en haut.

Tout cela estant ainsi disposé, Oreste ne put plus voir Isabelle, qu'un jour, que tout le monde fut à Fontenay, fors son frère; qui, estant venu à heurter à la chambre d'Isabelle lorsqu'Oreste estoit enfermé avec Isabelle, elle le fit entrer, ayant premièrement caché dans une chambre voisine Oreste, qui eut le plaisir deux heures durant d'ouïr les discours qu'elle luy faisoit faire sur les matières les plus gaillardes et les plus extravagantes du monde, sur lesquelles elle le mettoit tout exprès pour le plaisir du bénévole auditeur : lequel, après que son frère se fut retiré, demeura le reste du jour avec son Isabelle à se remettre en possession des privilèges qui luy avoient esté accordez autrefois. Mais ce fut la dernière: car de là en hors, la mère commencea à

faire guerre ouverte à Oreste pour subjet de ses amours, et mit si bon ordre aux espies, qu'il n'y eut plus de moyen de voir Isabelle dans le logis. Cela le fit résoudre à treuver un lieu dehors où ils se pourroient rencontrer tous deux en seureté.

L'Huillier, ami intime d'Oreste, avoit une petite maison au bout des faubourgs de Paris, qui luy servoit à loger son bon maistre Gassendi, et à amener quelquefois des dames. Or, pour faire résoudre Isabelle à venir pour la première fois en ce lieu-là, Oreste luy fit entendre qu'il vouloit se retirer hors la maison de son père, ne pouvant souffrir la persécution qui l'empeschoit de jouir du bien présent qu'il avoit si cher; et que, si elle vouloit sçavoir de ses nouvelles, il la mèneroit à un logis où elle en pourroit

apprendre toutes les fois qu'elle y viendroit. Elle estant enfin venue en cette maison, L'Huillier vint heurter quelque peu de temps après à la chambre où Oreste s'estoit enfermé avec elle : dont elle eut si peur, s'imaginant que l'on luy vouloit jouer quelque mauvais tour, que jamais Oreste ne la put rassurer, quoy qu'il eust renvoyé son ami, et ne put obtenir pour lors aucune faveur d'elle : qui s'en retourna au logis toute courroucée contre luy, jusques-là qu'elle protesta de ne plus vouloir avoir aucune communication avec luy, et luy redemanda un demi-ceint d'argent (1) qu'Oreste lui avoit prins, disant le luy vouloir garder, mais qu'il retenoit ainsi pour

(1) « Ceinture d'argent que les femmes de condition inférieure avaient accoutumé de porter. » (Littré.)

avoir occasion de faire venir cette fille quelquefois en sa chambre. Et pour ce subjet ayant fait difficulté de le luy rendre, elle s'en plaignit à sa sœur et le pressa tellement un soir en sa présence de le luy rendre, qu'elle fut toute preste de s'en aller plaindre à la mère mesme : ce qu'Oreste ne voulant pas faire que lorsqu'elle seroit seule avec luy, il luy eschapa d'alléguer pour excuse, qu'il ne pouvoit ce soir-là luy rendre, pour ce qu'il estoit empaqueté avec ce qu'elle sçavoit. Ce que la sœur print en fort mauvaise part et fit de grands reproches à Isabelle, de ce qu'elle avoit des secrets avec Oreste qui luy estoient cachez : qui luy donnoit occasion de soubçonner quelque chose de mal honneste. Pour réparer sa faute, Oreste s'advisa de cette inven-

tion : il osta cinq cents francs qui estoient cousus dans le mesme sac où estoit ce demi-ceint; laquelle somme il faisoit entendre à Isabelle luy vouloir bailler à sa départie; et au lieu de cet argent il empaquette une discipline et une teste de mort, puis, le lendemain matin,comme ces deux filles estoient ensemble, il apporte ce sac tout cousu et cacheté, et fait entendre à sa sœur qu'Isabelle avoit fait un complót avec luy d'ouvrir ce sac devant elle lorsqu'il seroit sorti du logis, pour luy faire croire qu'il s'estoit allé faire moine : ce qu'elle print pour argent contant, Isabelle aydant à la fourbe de son costé.

De là en avant Oreste s'habilloit de fois à autres de campagne, feignant de vouloir partir de jour à autre, affin d'avoir occa-

sion de voir Isabelle soubs le prétexte d'adieu, encore que véritablement il n'y songeast pas autrement : lorsqu'un samedi 14 Septembre, sa mère luy ayant jetté en pleine table une sole à la teste, il se résolut par despit, et encore par l'instigation d'Isabelle et de sa sœur offencées de cet affront, de sortir tout de bon; et ayant mis le meilleur de ses hardes dans la chambre de son frère, il s'en alla sur le soir en la petite maison de L'Huillier, avec une petite cassette sous le bras où estoit quelques quatre cents francs, qu'il avoit gaignez en un an en la commission que luy avoit baillé à exercer son père; avec quelques livres et du linge.

Le dimanche matin, son frère vint treuver Oreste au bord du fleuve, où estoit

le rendez-vous, et luy conta comme le soir, après avoir attendu jusques à dix heures du soir, sa mère l'ayant interrogé particulièrement où pourroit estre allé Oreste, et luy ayant respondu ne sçavoir autre chose, sinon qu'il luy avoit ouï parler du voyage de Constantinople que devoit faire bientost le comte de Marcheville, elle le chargea de dire à Oreste, s'il le rencontroit par hasard, qu'il revinst au logis et qu'il y treuveroit toute seureté. Mais luy, estant retourné au logis, et sa mère voyant qu'il ne luy vouloit donner aucunes nouvelles d'Oreste, disant seulement en gros qu'il estoit peut-estre allé aux champs et qu'il reviendroit, elle révoqua sa parolle, arresta avec son mari de faire vendre le lendemain les livres d'Oreste; et ordonnèrent tous deux à

son frère de dire à Oreste qu'il ne retournast jamais au logis, sur peine d'en estre chassé à coups de baston : menaces qui furent infiniment agréables à Oreste, car elles lui donnèrent l'occasion de treuver une invention par laquelle il pourroit s'absenter de la maison pour un temps et mettre ses parens néantmoins dans leur tort, puisque c'estoit eux qui estoient cause de son absence par leur deffence de retourner.

Il songea premièrement à mettre ordre à ses affaires; et, pour pouvoir subsister plus longtemps sur le sien propre, tant que quelque autre occasion se présentast, il se résolut de vivre au pain et à l'eau; y ayant desjà longtemps qu'il désiroit d'expérimenter si cette sorte de vie-là estoit plaisante et pour durer; et il la treuva encore

plus supportable et délicieuse que ne l'ont jamais représentée tous les Philosophes de l'antiquité. Dans les quinze jours qu'il observa cette règle, il luy sembloit estre passé de l'humanité à une espèce de divinité, ne se sentant quasi plus avoir besoing d'aucunes choses d'ici-bas, pour lesquelles il voyoit tout le reste de la ville se péner, se tromper et se battre. Hors de trois pains d'un sol pièce qu'un boulanger lui apportoit tous les matins par une porte de derrière, tous les biens de la terre pouvoient périr, sans l'incommoder aussi peu que s'il eust esté dans le globe du soleil ou de quelque autre monde; et il luy sembla commettre un notable et pernicieux excez, lorsque les prières de ses amis, entre autres de L'Huillier, Gassendi, La Mothe, Pillault, et

du médecin Labrosse, qui le menaceoit de phtisie par ce subit changement de régime, le forcèrent d'ajouster à son festin un plat de raisins ou de pommes que luy apportoit sa fidelle Isabelle, le venant visiter dans sa solitude toutes les fois que l'absence de la mère luy permettoit; et là ils jouissoient en liberté de conscience des douces privautez passées.

Oreste ayant mis cet ordre à son vivre, il donna la clef de sa chambre à son frère, affin qu'il sauvast le meilleur de ses livres de la vente qu'en vouloit faire son père; lequel ne manqua pas le lundi matin de faire lever la serrure d'Oreste et la faire changer, se doutant que son frère eust la clef : puis fit venir libraires qui estimèrent toute la bibliothèque à quatre cents francs ; à

laquelle vente le frère s'opposa, disant avoir presté à Oreste cinq cents francs pour achepter lesdits livres; ce qui estoit fort vraisemblable. Oreste les ayant acheptez de l'argent que premièrement il avoit rogné à ses maistres lorsqu'il alloit au collège; puis en ayant prins une fois à crédit pour la somme de cent livres, qui est le seul emprunt que jamais il ait fait; et enfin ayant employé à cela plus de la moitié de ce que luy apportoit la commission de son père. De sorte que ses parens n'avoient rien desboursé, que pour quelques livres de droit lorsqu'ils le firent aller au Palais par force.

Après l'estime faite des livres, tout le reste des meubles fut partagé aux domestiques du logis; et Claire eut le linge et quelque argenterie. Oreste, cognoissant

l'humeur violente de ses gens, avoit de bonne fortune mis en la chambre de son frère ses papiers secrets et ses meilleurs habits, que ce frère par après print la peine luy-mesme d'apporter par pièces à Oreste, par un exemple de charité fraternelle inouy en ce siècle-cy; car autrement il ne se pouvoit faire, personne ne sortant du logis sans estre visité à la porte.

Cette fraction de porte et dissipation de meubles, avec tout plein d'autres extravagances que la rage et foiblesse dictoient à sa mère, aidèrent infiniment au trait qu'Oreste joua le mercredi d'après sa sortie. Il donna le mot du guet à son frère que, sous prétexte de faire porter quelque chose avec luy, il prinst le valet de chambre de son père, qu'il choisit tout exprès pour

servir de tesmoing irréprochable à ce qui se passeroit entre son frère et luy. Comme son frère fut esloigné quelque peu de la maison, accompagné de ce valet, Oreste, qui estoit aux aguets, passe devant luy, feignant de ne le pas voir; lequel l'ayant appelé et demandé où il alloit, Oreste respondit qu'il alloit au logis, pour ce que le Pontife (1), qui l'avoit convié de venir avec luy aux champs pour quinze jours, estoit de retour pour la maladie d'une sienne sœur. A quoy le frère respondit qu'il avoit charge de ses parens de luy dire qu'il se gardast bien de jamais rentrer, sur peine d'estre excedé et maudit; puis luy conta tout ce

(1) L'évêque de Digne, Raphaël de Bologne, qui siégea de 1628 à 1653.

qui s'estoit passé dans sa chambre et sur ses livres. A quoy Oreste, faisant l'estonné estrangement, partit à l'instant comme désespéré, ne respondant autre chose, sinon qu'il alloit donc chercher retraite autre part, puisqu'on la lui refusoit chez son père.

Le frère envoya incontinent au logis ce valet, qui ayant l'esprit persuadé que tout ce qui s'estoit passé estoit véritable et sans fourbe, le raconta avec tant de naïveté et de pitié, qu'il ne donna pas seulement le loisir à la mère de douter, mais luy toucha si fort la conscience, qu'elle se repentit aussitost des extravagances où son impatience l'avoit portée, et se mit à considérer les inconvéniens qui en pouvoient arriver et le blasme que l'on luy donneroit, d'avoir esté cause pour un rien, peut-estre, de la

ruine de son fils. De sorte que se sentant entièrement chargée de toute la faute, elle se mit à la rejetter sur le frère sitost qu'il fut de retour; le blasmant avec injures et menaces de ce qu'il avoit fait une si aigre ambassade à Oreste; à quoy le frère ne respondant cette fois-là, ni les autres depuis, sinon qu'en ce faisant il avoit exécuté ses commandemens exprès, elle fut pour sortir hors du sens, son mari mesme rejettant la faute sur elle.

Ce soir-là mesme, Oreste fut chez les parens les plus confidens raconter son désastre, se plaindre de la barbarie de sa mère, leur contant comme, pour avoir esté trois jours aux champs avec le Pontife, qui avoit prins la peine de venir depuis peu la treuver au logis pour obtenir une licence

perpétuelle pour Oreste, de manger, coucher, et s'aller promener avec luy quand l'occasion s'en présenteroit (ce qui estoit véritable, ayant mesme obtenu du père de mener Oreste en Italie avec luy au printemps) : pour avoir esté, disoit-il, trois jours aux champs avec luy sans licence particulière, qu'il n'avoit point voulu demander, tant pour ce qu'elle avoit desjà esté donnée générale au Pontife, que pour l'affront de la sole receu le samedi, on avoit vendu et donné tout son pécule, puis le chassoit-on du logis. De là il fut emboucher le Pontife, à ce qu'il eust à dire conformément à ce qu'avoit dit Oreste à son frère devant le valet, si d'aventure son père le venoit treuver ; comme il ne manqua pas de faire le vendredi ensuivant. Mais il

n'apprit rien de nouveau, sinon qu'Oreste estoit résolu d'aller à Constantinople avec le comte Marcheville, qui y alloit ambassadeur; auxquelles nouvelles la mère vint elle-mesme avec le père prier le Pontife de vouloir destourner de ce voyage si périlleux leur fils, auquel ils le prioient de les vouloir faire parler une fois seulement : ce qu'Oreste n'ayant jamais voulu faire, ils conclurent enfin que le Pontife le persuaderoit de retourner au logis, où ils luy promettoient toute seureté et bon traitement.

Le lendemain, le frère partit pour Angers, et Isabelle fut envoyée à Fontenay avec la sœur préparer les logemens, la mère devant y aller le jour d'après. Oreste se voyant ainsi privé de l'assistance de l'un, mais surtout de la présence de l'au-

tre, et songeant aux moyens de la pouvoir recouvrer, il commencea à entendre aux offres que luy fit le Pontife de le restablir chez luy; il laissa néantmoins escouler quelques jours pour tesmoigner qu'il avoit véritablement dessein de faire ce voyage, et à cet effet, il commencea à faire faire équipage pour partir. Cependant la mère, ennuyée de plus attendre, s'en alla à Fontenay : qui estoit ce que désiroit le plus Oreste, sachant bien que ses conditions se traiteroient plus avantageusement avec son père seul, comme il arriva; car le Pontife obtint que premièrement l'on ne parleroit plus du passé : que l'on fourniroit dans le mois d'Octobre argent à Oreste pour aller en Italie, et que cependant il ne seroit point obligé d'aller demeurer à Fontenay : pour

lequel dernier article, en bon François, toute la farce avoit esté jouée, Oreste n'estant sorti du logis à autre intention que pour laisser passer quelques quinze jours pendant lesquels sa mère iroit à Fontenay, et ainsi se libérer *ab hac rusticatione* (1), qui ne pouvoit estre que fort dangereuse et fascheuse pour luy, y ayant bien moins de commoditez de pouvoir parler à Isabelle que dans la ville.

Ainsi donc les pactes estans faits et le Pontife s'estant obligé à les faire garder, il le ramena luy-mesme dans son carrosse à son père. Oreste pensant par cette rentrée s'estre mis à couvert de toutes les tempestes passées, il sentit d'abord un nouvel

(1) De cette villégiature.

heurt plus sensible que tous les précédens. Car la première chose que l'on luy dit au logis, fut qu'Isabelle avoit esté chassée de la maison pour cette occasion-cy. Le Pontife, à l'abbouchement qu'il fit avec la mère, entre autres choses il luy dit qu'Oreste luy avoit tesmoigné d'estre bien aise de se treuver hors du logis et de n'y pas retourner, pour convaincre de fausseté toutes les calomnies que l'on avoit fait courir de lui et d'une certaine fille de chambre, laquelle il eust esté bien marri que l'on eust chassée à son occasion, cette fille estant le seul entretien et consolation qu'eust sa sœur. A ces douces paroles, la mère despescha dès quatre heures au matin le carrosse à Fontenay, où elle avoit envoyé depuis deux jours Isabelle, avec ordre qu'elle eust à

revenir à l'instant à Paris, et puis la mit dehors de la maison avec tous les mauvais traitemens et indignitez imaginables. Cette pauvre fille ainsi chassée s'en vint tout droit pour trouver Oreste, qui demeuroit lors dans la petite case de son ami L'Huillier; mais il estoit allé aux champs pour tout ce jour-là, par le plus grand bonheur qui luy eust pu arriver : car si cette fille l'eust rencontré alors qu'il se treuvoit en liberté hors la maison de son père avec quelque argent, l'amour, qui estoit lors enflammé plus que jamais par toutes ces traverses et par l'absence, estoit pour luy faire faire une folie dont il se fust repenti toute sa vie : c'est à sçavoir de la luy faire espouser, ou tout au moins de s'enfuir avec elle. Et ce fut aussi un grand bonheur pour

Oreste de ne sçavoir rien de cette sortie avant son retour chez son père : car s'il en eust eu le moindre soubçon seulement, jamais il n'eust remis le pied chez son père : mesme il pensa s'en retourner tout court à la première nouvelle que l'on luy en dit au logis. Considérant néantmoins que ce seroit vérifier tous les soubçons que l'on avoit eu de ses amours, il remit sa sortie à un autre temps qu'il pourroit avoir quelque honneste prétexte ; songeant cependant aux moyens de se venger de Claire et de Rozée, causes de cette séparation.

Il fait donc bonne mine au logis, et ayant enfin treuvé Isabelle, qui estoit rentrée au service de son ancienne maistresse, il luy donne le rendez-vous au logis de L'Huillier, où il rentra en possession des faveurs pas-

sées : ce qui commencea à luy faire quasi passer l'envie de plus faire voyage, treuvant des acroches aux offres que luy faisoit son père de l'envoyer tantost en Flandres, tantost en Angleterre, puis finalement à Tolose. Il ne songeoit plus qu'à la jouissance présente de ses amours, et à la vengeance, qu'il commencea à exercer premièrement sur Rozée en cette façon : il fit semer le bruit par son ami Marchand, qui estoit de retour des champs, dans le quartier, que ce galant se vantoit partout de besogner Claire; et que, pour n'estre troublez en leurs amours, luy et elle avoient fait chasser Isabelle. Oreste, de son costé, l'alloit aussi semant aux lieux où il croioit qu'on ne l'accuseroit pas de l'avoir dit : de sorte que tout le monde le sçavoit. Celle

qu'il estoit plus nécessaire qui le sceust, c'estoit sa mère, à qui enfin il le fit escrire par sa belle cousine Catherine, laquelle il s'estoit rendue beaucoup plus confidente depuis son mariage avec un viel jaloux; luy ayant descouvert l'amour qu'il luy portoit depuis un certain temps, et elle l'ayant eu pour agréable : jusques à luy conter, toutes les fois qu'il l'alloit visiter, tout ce qui se passoit entre son mari et elle tant le jour que la nuit, luy rendant mesme conte des plaisirs et des pensées qu'elle avoit dans l'affaire. Cette familiarité luy fit obtenir d'elle une lettre pour sa mère, par laquelle elle lui donnoit advis des bruits peu advantageux que Rozée faisoit courir de sa niepce. A quoi la mère par le soubçon qu'elle avoit de Catherine, et la forte passion

qu'elle avoit de retenir Rozée à son service pour faire desplaisir à Oreste, ne respondit autres choses qu'injures, supprimant cette lettre dans le logis. C'est pourquoy Oreste se résolut de faire venir ce bruit aux oreilles de Claire mesme, sachant bien qu'elle ne pourroit se tenir d'en faire vacarme; et cela ayant esclaté, il faudroit que le compagnon vidast. Ce qui réussit : car ayant fait dire par deux jeunes gens apostez, au valet de chambre de son père, qu'ils avoient ouï Rozée se ventant de cela, adjoustant qu'il monstroit une tresse des cheveux de Claire (Oreste avoit prins garde que depuis un jour ou deux il en portoit une à son chapeau qui ne revenoit pas mal au poil de cette fille), ce valet l'ayant dit à Claire, elle commence à battre ce laquais;

et la mère voyant l'affaire qu'elle avoit tant voulu cacher, descouverte, fit chasser Rozée à coups de bastons, quoy qu'elle en crevast de despit. Et pour vengeance elle commencea à presser le père fort et ferme de faire venir demeurer à Fontenay Oreste. Ce qu'Oreste ne voulant nullement faire, représentant les pactes qu'il avoit fait à son retour, sa mère, qui ne peut souffrir personne qui résiste et qui ne ploye à ses violences, résolut d'esloigner Oreste par quelque voyage : dont Oreste fut extremement aise, les extravagances et bizarreries d'Isabelle recommenceant à le tourmenter plus que jamais et le portant à des actions ridicules et dangereuses. Car premièrement cette fille ne voulant plus venir au rendez-vous ordinaire en la maison de L'Huillier à

cause de la trop grande distance, il loua diverses chambres vers le Louvre cinq et six escus par mois; lesquelles il estoit contraint de laisser aussitost, pour les hostes qui ne vouloient pas souffrir qu'Oreste menast cette fille chez eux, quoy qu'il fist entendre qu'elle estoit sa femme : ayant à cet effet changé de nom, et fait lever une attestation du livre des mariages de la paroisse St-Sulpice, des fiançailles et espousailles d'un de la Motte, dont il avoit prins le nom; laquelle il monstroit pour tesmoignage comme il estoit marié avec cette fille.

Isabelle aussi, de son costé, estoit cause de ces changemens; car, après estre venue une fois ou deux en une chambre, elle n'y vouloit plus retourner; et les caquets com-

menceant à la persécuter à l'occasion d'Oreste chez sa maistresse aussi bien que chez sa mère, elle s'estoit résolue de ne plus se laisser voir à Oreste : qui, comme désespéré, eut recours à ce dernier remède, quoy que fort dangereux. Il fit faire un faux contract de mariage et de fausses attestations de curez de village, et avoit dessein de prouver avec cela à la maistresse d'Isabelle qu'elle estoit sa femme, affin qu'elle luy permist de la venir voir privément. A quoy Isabelle ne s'estant pas voulu résoudre, mais faisant sentir sourdement à Oreste qu'elle désiroit qu'ils s'espousassent tout de bon; puis, qu'elle feroit appreuver à sa maistresse toutes leurs privautez et visites, se faisant forte d'obtenir mesme d'elle comme pour dot un logement

meublé en ville pour eux deux : Oreste, aydé des bons conseils de son cher Marchand, prévit que cet amour l'alloit ruiner s'il demeuroit plus long temps à Paris. Cela le fit résoudre à accepter l'offre que son père luy faisoit de l'envoyer en Italie ; et ayant treuvé la commodité du passage de la famille du cardinal de Bagni, qu'il renvoyoit en Italie, le temps de sa nonciature en France estant expiré, son voyage fut enfin arresté. Et pendant que les préparatifs s'en faisoient, Oreste voulut satisfaire à la forte passion qu'il avoit de se venger de Claire. Il sçavoit que c'estoit la fille du monde la plus avaricieuse, et qu'il y avoit quatorze ou quinze ans qu'elle estoit aprez à faire un petit pécule : il croit donc ne pouvoir luy faire

plus grand mal, outre le bien qui luy en reviendroit à luy, que de le lui oster. Il se met donc à le chercher par tout le logis, jusques mesmes dans le coffre-fort où sa mère tenoit son argent et ses bagues, ayant surprins la clef à son père : où ayant bien cherché, sans prendre rien néantmoins, il va enfin ouvrir à force le coffre de Claire, où il ne pouvoit s'imaginer qu'elle eust laissé son trésor : qu'il y treuva néantmoins, mais bien moindre qu'il ne s'estoit imaginé, n'y ayant que douze pistoles, deux chaisnes d'or à mettre en bracelets, montant à quelques quinze escus, un anneau d'une opale, et quelques petites bagatelles d'argent, lesquelles il donna à Isabelle, retenant pour soy tout l'or, monnoyé et en œuvre.

Ce coup-là mit en grande alarme toute la maison lorsque, la mère revenant de Fontenay, Claire se treuva volée. Ce que la mère et le père, meus des apparences qu'en donna la déposition des valets, qui chargèrent tous Oreste, creurent assurément avoir esté fait par Oreste; et lui escrivirent depuis à Rome qu'ils vouloient qu'il envoyast une promesse de la somme prise à Claire, ou qu'autrement il n'auroit point d'argent d'eux. Mais Marchand qui, pendant l'absence d'Oreste a donné des preuves d'amitié que l'antiquité n'a jamais veues, jusques à s'offrir à entretenir à ses propres frais et despens son Oreste, en cas que ses parents ne luy voulussent plus faire tenir d'argent, desbrouilla toute cette fusée par une intrigue dont peut-estre le monde,

au moins la Chrestienté, n'a jamais oui parler. Un samedi de Pasques de l'année suivante 1631, il alla le soir desguisé se jetter aux pieds d'un confesseur, luy dit avoir esté domestique, avoir volé à Claire quelques quarante ou cinquante escus, et luy en restitua quinze, que le bon prestre apporta à Claire deux jours après; et ainsi la mère changea d'opinion, croyant du depuis fermement que c'est le valet de chambre du père, qui sortit du logis un peu après le départ d'Oreste, qui a fait le coup. *Hoc dictum nulli* (1), et n'y a que Marchand, Oreste, son frère et sa sœur qui le sçachent.

Oreste ayant donc l'esprit satisfait par la vengeance, et ayant fait faire les prépa-

(1) Cela ne fut dit à personne.

ratifs de son voyage, il consigna à son ami Marchand tous ses manuscrits et ses livres plus curieux, feignit de se réconcilier avec sa mère et Claire, leur demandant pardon; puis, allant prendre congé de tous ses amis, il arresta avec L'Huillier un voyage de Constantinople pour le printemps de l'année 1632; où le bon Gassendi doit aussi venir. Enfin, il finit ses adieux par Isabelle, avec laquelle il fut un jour tout entier enfermé chez L'Huillier; là il luy donna une promesse passée par devant notaires de trois cents livres de rente sa vie durant, en cas qu'il mourust en son voyage; et elle de son costé luy promit solennellement de jamais ne se marier sans son consentement, et que, quand il seroit de retour, elle iroit demeurer avec luy en quelle condition qu'il

voudroit, ce qu'elle luy a depuis confirmé par diverses lettres. Les larmes qui furent espandues abondamment de part et d'autre en cette séparation, furent rasserénées par la dernière jouissance des anciennes faveurs, qui ne passèrent point néantmoins pour cette dernière fois les premières limites; de sorte que les amours d'Oreste pourront passer un jour pour les plus extraordinaires et les plus extravagans qui ayent jamais esté représentez chez les poëtes : Oreste et Isabelle ayant l'espace d'un an entier bruslé d'une flamme esgalement ardente; ayant souffert toutes les persécutions dont la jalousie et l'envie a accoustumé de traverser l'amour; ayant eu toutes les plus belles commoditez qui se sçauroient souhaiter, et s'estant donné des

privautez que les femmes et les maris font difficulté de se permettre, ils se séparèrent alors enfin tous deux entiers, avec leur première virginité.

RÉSUMÉ
DE LA
VIE DE J.-J. BOUCHARD

rétablie par

ALCIDE BONNEAU

d'après les lettres de Peiresc
et la correspondance de Chapelain

Bouchard était né à Paris, probablement le 30 Octobre 1606. Son père, si toutefois il tint boutique d'apothicaire, comme le

veut Tallemant, avait dû s'enrichir dans ce commerce, car il acheta une place de secrétaire du Roi (1), ce qui permit au fils de se croire noble pour tout de bon.

L'apothicairerie du père n'est pas autrement prouvée : elle n'aurait rien pourtant de surprenant, étant donnée la curiosité singulière que Jean-Jacques Bouchard manifeste en maintes rencontres pour les recettes pharmaceutiques, les drogues curatives et préservatives, les herbes de toutes sortes, dont il sait les noms et les vertus réelles ou imaginaires. La plus belle recette,

(1) Bouchard parle d'une commission que son père « lui avoit donnée depuis quelque temps au conseil du Roy, pour vendre certains offices de clercs d'audiance de nouvelles créations », et il fait mention de l'argent que ce petit trafic lui avait rapporté. Plus tard, passant

il se la fait communiquer par un évêque à son départ pour l'Italie, où la fâcheuse réputation des femmes pouvait la rendre de quelque utilité; il en dérobe une autre de non moindre importance à un barbier, dont il lacère dans ce but un vieux grimoire en lettres Gothiques, ayant, comme Panurge, un dangereux penchant à s'approprier le bien d'autrui « par façon de larrecin furtivement faict ».

---

par Aix-en-Provence, lors d'une émeute causée par l'installation des Elus, il se félicite, avec sa crânerie habituelle, d'avoir changé son nom de Bouchard en celui de Fontenay, car, dit-il, « si l'on eust su à Aix qu'il estoit le fils d'*Agamemnon,* lequel avoit pris le parti des Eslus, et les avoit establis l'esté précédent en cette province, qui se voulait aussi rebeller lors à l'imitation de la Provence, le peuple l'eust assurément deschiré et mis en pièces ».

Pour ce qui est de la chaumière de Fontenay-aux-Roses, dont Tallemant se moque avec si peu de charité, nous prenons là le médisant chroniqueur en flagrant délit de dénigrement systématique. Dans cette bicoque, la famille Bouchard mène un train de princes : il y a un carrosse pour l'y mener en villégiature, deux grands coquins de laquais au moins, dont un attaché au service particulier du sévère Agamemnon; plusieurs filles de chambre : celle de Madame, la hautaine Clytemnestre, celle de la belle cousine Arthénice; une « tapissière », une vachère, une femme de charge qui surveille et gouverne tout ce nombreux personnel; sans compter quelques petits valets, qui sont peut-être des marmitons, avec lesquels Bouchard fils, en ses vertes

années, s'émancipe assez gaillardement. Notons que les Bouchard ont en outre un hôtel à Paris (1). Voilà, ce nous semble une maison montée sur un pied respectable, tel qu'il convenait à un secrétaire du Roi.

Tout son manuscrit (2) a ce caractère original de sincérité nue, le *Voyage* comme les *Confessions*. L'*Itinéraire,* suite de notes prises jour par jour, est un des rares documents propres à nous faire connaître l'aspect d'une partie de la France, en 1630, et comment on voyageait au XVIIe siècle, quand on n'était pas un grand seigneur; il

(1) Probablement dans le quartier actuel du Panthéon, ce qui aura donné plus tard au jeune homme l'idée de s'appeler Fontenay-Sainte-Geneviève.

(2) Qui comprend, outre *les Confessions,* un *Voyage de Paris à Rome.*

est aussi fort curieux en ce qu'il achève de nous peindre son trop véridique auteur. Bouchard fait la plus grande partie de la route à cheval, à la suite d'un messager. De petit abbé (1) devenu gentilhomme, sa casaque relevée de passements d'or, l'épée au côté, il prend le nom de sieur de Fontenay, et se donne volontiers, à table d'hôte, comme une fine lame. Bien vite deviné par ses compagnons de route, un jeune Parisien, un Polonais, un mercier de Lyon, un avocat de Draguignan, un page de Mon-

(1) En fait de titres ecclésiastiques, Bouchard ne mentionne que ses lettres de tonsure, et ce postulant à tous les évêchés de France et de Navarre ne paraît pas en avoir eu d'autres; au cours de son voyage, il parle quelquefois d'aller entendre la messe, mais on ne voit pas qu'il l'ait jamais dite.

sieur, frère du Roi, dont il nous crayonne sur le vif les portraits, il poursuit dès lors son chemin en recevant continuellement des avanies, qu'il endure sans souffler mot. Le Parisien surtout devient son persécuteur, lui rembourre avec des cailloux la selle de son cheval, l'y colle avec un paquet de poix, se moque de lui de toutes les façons. L'impassible Bouchard prend ses notes et fait le mort, par la raison péremptoire que s'il avait paru s'apercevoir de quelque chose, il aurait fallu se fâcher et recevoir peut-être un mauvais coup. Il se console en la compagnie du petit page. Qui donc a osé incriminer les mœurs de Gaston, duc d'Orléans, et représenter sa Cour comme si dangereuse, surtout pour les pages? Bouchard donne ici aux calomniateurs un démenti

complet ; on verra, au contraire, par quelles précautions charitables ce bon prince savait prévenir de semblables désordres. Le Parisien parti, Bouchard trouve moyen de se ménager un espoir de vengeance, en rapportant au page certains propos qui ne manqueront pas de mettre les deux hommes l'épée à la main et de les faire se battre à mort, si jamais ils se rencontrent. N'est-ce pas bien là l'homme d'Église? Une vue sommaire et assez peu avantageuse de Lyon, la descente du Rhône en bateau, un tableau pittoresque de la Provence, d'Aix et de Toulon, la visite à Peiresc, page d'un grand intérêt biographique, une curieuse description des exercices des forçats et de la structure des galères, où les gens de mer relèveront sans doute des particularités très

inconnues, la traversée de Marseille à Cività Vecchia, signalée par une tempête, la quarantaine subie à leur arrivée par les passagers, et dont le récit est plein d'amusants détails, tels sont les points les plus saillants de ces impressions de voyage : le tout entremêlé d'épisodes plaisants, de querelles d'hôtellerie, de légers croquis tracés au courant de la plume, sans la moindre prétention au style.

Notons que, durant la tempête, Bouchard a si bien le tempérament d'un observateur, qu'il en oublie sa couardise habituelle pour voir de plus près comment tout se passe et noter la peur sur le visage des autres. A la fin de la quarantaine, quand tous ne se préoccupent que de partir et que personne ne veut payer, il s'entremet, se

fait le négociateur, et se tire, en fin de compte, non sans adresse, lui et ses compagnons, d'une situation sans issue : il aurait fait un excellent diplomate.

La suite de ses aventures et son séjour à Rome, où il éprouva encore plus de déboires que pendant son voyage, nous sont connus par ses lettres aux frères Du Puy et à Peiresc, la correspondance de Chapelain, les *Lettres familières* de Balzac. Il n'était pas venu en simple touriste, pour contempler les monuments de la Ville éternelle, mais bien pour tâcher d'obtenir, comme son frère Hullon, quelque bon bénéfice de six ou huit mille livres de rente. Après y avoir passé deux ou trois années sur lesquelles nous n'avons pas de rensei-

gnements, sauf qu'il fit à Naples un voyage dont il a également écrit la relation (1), il entra d'une manière active dans son rôle de solliciteur. Recommandé par Chapelain au comte de Fiesque, par Peiresc au duc de Créqui et au comte de Noailles, il avait songé d'abord à se faire attacher à l'un ou l'autre de ces personnages, successivement ambassadeurs au Vatican : rien ne vint. Il crut un moment tenir une bonne place de bibliothécaire chez le cardinal Francesco Barberini, autre ami de Peiresc : Son Eminence, toute réflexion faite, lui préféra un marmiton! Bouchard se jeta dans l'étude, les recherches érudites, pour les-

(1) Ce manuscrit, trois fois plus volumineux que les *Confessions* et le *Voyage de Paris à Rome* réunis, est à la Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts.

quelles il avait un goût particulier. Peiresc travaillait alors à un grand ouvrage sur les poids et mesures chez les Anciens; il se mit à dépouiller à son intention la bibliothèque du Vatican, à copier ou faire copier pour lui une multitude de manuscrits (1), en même temps que pour son propre compte il élaborait une édition et une traduction d'anciens chronographes, George le Syncelle et Théophane de Byzance. Une de ses

(1) « Dans le registre V de la collection Peiresc, à Carpentras, on lit, au sommet du folio 199, ces mots, tracés par le reconnaissant correspondant de Bouchard : *Excerpta de ponderibus et mensuris, ex Bibliotheca Vaticana. Exscribi curavit et contulit cum manuscriptis antiquis Dominus Bocardus, et Aquas Sextias transmisit XI Febr. 1634.* Les extraits forment un cahier de 74 feuillets in-folio, chiffrés 199-272. » (*Note de M. Tamizey de Larroque.*)

lettres nous met au courant de ses travaux et aussi de ses démarches :

Il y a trois ou quatre mois que je portay par commandement de Monseigneur le Cardinal Barberini, ma version de Théophanes au Pape, qui me fit l'honneur de l'approuver, jusques-là qu'il daigna employer quelques heures à la lecture de ce livre, ensuite de quoy, m'ayant dit qu'il vouloit absolument qu'il s'imprimast, il me demanda si j'avois quelque bénéfice vacant en Bretagne et que de plus il vouloit faire escrire à Monseigneur Mazarin qu'il me procurast de delà en France quelque chose d'avantageux, sçachant bien, ajouta-t-il, qu'il ne nous vient plus rien icy de France dont nous puissions gratifier les personnes de

mérite qui sont en cette Cour. Sur quoy, ayant remercié Sa Sainteté, je la suppliay très humblement de trouver bon que, lorsque l'occasion s'en présenteroit, je pusse me prévaloir de la recommandation qu'il luy plaisoit m'offrir auprès de Monsieur Mazarin. Ensuite je fus rendre compte de tout ce qui s'estoit passé à Son Eminence, qui me fit la faveur de me confirmer tout ce que le Pape m'avoit promis, y ajoutant encore quelques offres de son costé. A un mois de là, estant vaqué un canonicat de Dol en Bretagne, Son Eminence m'en voulut gratifier suivant la grâce du Pape; mais Mr le Cavalier del Pozzo, qui est la personne à laquelle après vous, Monsieur, j'ay le plus d'obligation, ne me conseilla pas de l'accepter, à cause de cet Edit de résidence que

l'on fait aujourd'hui garder avec tant de rigueur, que Son Eminence a contraint mesme de ses gens à y aller. Je fus donc remercier Son Eminence de cette grâce, que j'estimois infiniment, mais que je ne croyois pas devoir accepter, puisqu'elle pourroit m'obliger à quitter un jour son service, et que si j'étois si malheureux un jour qu'il falust que j'en fusse banni, je ne doutois point que Son Eminence n'eust assés de bonté et d'authorité pour m'envoyer à un exil honorable, comme elle a fait Mr Suarès et trois autres de ses gentilshommes. A cela, Elle me respondit qu'elle l'auroit fait très volontiers, mais qu'elle n'en avoit aucun moyen, si ce n'estoit de me donner quelque titre in partibus, *n'y ayant point d'Evesché en France dont*

Sa Sainteté disposat. (*A Peiresc, le 4 avril* 1636.)

Un évêché, *in partibus* ou ailleurs, voilà en effet ce que voulait Bouchard, ni plus ni moins, et ce qui le rendait si difficile. Il raconte ensuite les conférences qu'il a eues à ce sujet « avec le Père Charlot, Père assistant en France des Pères Jésuites », lequel lui a promis de gagner le Confesseur du Roi; il a obtenu de Barberini une lettre à ce Confesseur, le Père Gourdon; il a lui-même écrit à Mazarin et il a reçu de Bois-Robert, pour le Cardinal de Richelieu, une lettre où on lit en propres termes : « *Aux premières occasions qui s'offriront, nostre maistre sera bien ayse de contribuer quelque chose de son crédit et de son autho-*

rité, pour accomplir le dessein que vous avez de votre prélature ». Il supplie Peiresc de tenir le tout secret, de peur d'une contremine, ne se dissimule pas que « *c'est une affaire de plusieurs années* », mais que si le savant Provençal veut bien l'appuyer, « *en France, à Rome, partout* », il en sortira à son honneur. Une autre de ses lettres est encore plus pressante.

Le Père Gordon, Confesseur du Roi, qui me fait la faveur d'avoir beaucoup de bonne volonté pour moy et qui a desjà jetté quelques fondements auprès du Roi et de Monseig[r] *le Cardinal-Duc* pour l'affaire des Eveschés, *m'a escrit par ce dernier ordinaire, que je luy envoyasse un* certificat *de quelque personnage dont la qualité, la*

vertu et le mérite fust connu; par lequel il fist foi comme j'estois capable de toutes sortes de bénéfices et particulièrement d'Eveschés, tant pour la qualité et l'âge, que pour la bonté de vie et de doctrine, et me promet qu'ayant cette pièce en main, il se fait fort de me faire réussir quelque bonne affaire pour moi. Comme je ne connois personne qui ait toutes les conditions que le Père demande en degré si éminent que vous, Monsieur, et qui m'ait fait la faveur de se hazarder à me prester des louanges si excessives et des témoignages si fort au-delà de ce que je vaux auprès des grands, comme il vous a plu faire auprès du Cardinal Barberini et autres personnages de marque en cette Court : aussi vous ai-je voulu communiquer ceci pre-

mièrement qu'à tout autre, pour prendre vostre avis et vos ordres là-dessus; car de vous prier qu'il plaise faire cette attestation pour moy, mon peu de mérite me fait craindre que ce ne fust vouloir engager vostre réputation et faire tord à l'estime que l'on fait partout très grande de vostre jugement et prudhomie. Néanmoins, quand je considère d'un autre costé vostre extreme générosité et vostre bonté excessive, j'espère obtenir de vous tout ce que vous jugerez estre dans les termes de l'honnesteté et de la bienséance, dans lesquels je proteste aussi restreindre toutes mes prières. (*A Peiresc, 6 février* 1637.)

Peiresc envoya-t-il le certificat demandé? C'est assez probable, mais Bouchard n'en

fut pas plus avancé. Peiresc mourut d'ailleurs peu de temps après, et le solliciteur n'eut plus à compter que sur le grand dispensateur des grâces, messire Jean Chapelain.

Chapelain n'était pas trop mal disposé à son égard; voici en quelques termes il en parlait vers cette époque à son ami Balzac :

Le François Romain qui vous a paru sous le nom de J. Jacobus Bucardus (1) *s'appelle Fontenai-Bouchard, et est frère de mère de Mr Hullon, sçavantazze ou pédant que vous avez veu chez Mr Du Puy.*

(1) Bouchard avait envoyé à Balzac, ainsi qu'à Chapelain, son Eloge latin de Peiresc : *Laudatio funebris Claudii Fabri Peirescii, Senatoris Aquensis, a Joanne Jacobo Buccardo, Parisino* (Venise, 1638, in-4).

Il est de ma connoissance depuis douze ans, a l'esprit plaisant, sçait à la perfection les langues et les autheurs de l'antiquité, et, pour l'Italienne, il vaut mieux que beaucoup de Florentins mesmes. Il a traduit la Congiura de Fieschi (1), *qu'il doit dédier à M. le Cardinal; j'ay peur pour son François despaysé. Il est très galant homme et peut être aymé. (Janvier* 1638.)

L'illustre auteur de la *Pucelle* n'aurait peut-être pas demandé mieux que de le pousser à l'Académie Française, comme il le lui offrit, sérieusement ou non, et de lui

(1) Ouvrage assez estimé de Mascardi, camérier d'honneur d'Urbain VIII. Bouchard donna sa traduction sous le nom de Fontenay Sainte-Geneviefve; elle est dédiée au Cardinal de Richelieu.

11

procurer quelque pension sur la cassette. Mais l'histoire des évêchés, qu'il vint à savoir, le refroidit.

Il écrivait à Balzac :

« *Mr Bouchard est entré en tentation, comme je vous l'ai mandé, et en méditant une place à l'Académie il a médité au moins un Evesché. Cet air de Rome est des plus contagieux pour les plus déterminés philosophes!* » (20 *juin* 1638.)

Balzac faisait chorus :

« *Que veux dire Fontenay Sainte-Geneviefve? Est-ce nom de seigneurie ou de guerre ou de mystère? J'ay peur que les rieurs ne seront pas de son costé ou qu'il*

se pourra faire quelque épigramme in Polyonymum *qui le rebustera de notre Cour et luy dira sur le sujet de ses prétentions en l'Eglise, qu'on n'a garde de donner de titre à un homme qui en a pris déjà plus d'une douzaine et qui s'érige lui mesme en ce qui luy plaist... Nostre homme de Rome change son nom en autant de sortes que Tabarin changeoit son chapeau!* »

Chapelain, qui se pique d'esprit, lui répond que Fontenay est un village des environs de Paris, « lequel se distingue des autres Fontenays par l'*aggiunta* les Roses », et que ce personnage « a pris ce nom, superinduit par grandeur à celui de Bouchard, lorsqu'il fit le voyage à Rome ». Pour Sainte-Geneviefve, « c'est quelque

nouveau desguisement dont l'étymologie lui est inconnue. (17 septembre 1639.)

Sur ce, Bouchard avait eu une idée qui acheva de le perdre. C'était d'utiliser feu Peiresc et de tâcher que le mort lui devînt de plus de profit que le vivant. Il entreprit d'ériger à la mémoire de son ami défunt, dont le monde lettré regrettait la perte, un Tombeau monumental, de faire confectionner un recueil de vers à sa louange dans toutes les langues parlées sur la surface entière du globe. C'est le fameux *Monumentum Romanum Nicolao Claudio Fabricio Peirescio, Senatori Aquensi, doctrinæ virtutisque causa factum* (Rome, *typis Vaticanis,* 1638, in-4°), qui se compose de l'Eloge Latin de Peiresc, par Bouchard, et d'une *Panglossia* ou suite de quarante-six

pièces en Hébreu, Syriaque, Persan, Géorgien, Arménien, Ethiopien, Slavon, Copte, Russe, Polonais, Albanais, Japonais, Péruvien, etc., etc. Il comptait ainsi étonner l'univers et, mis en évidence par ce coup d'éclat, obtenir son petit évêché. Ses bons amis de France, qui ne craignaient rien tant que de le voir réussir, creusèrent une contre-mine, éventèrent la mèche : Bouchard n'y gagna que d'être livré par eux au ridicule. Chapelain, avant de recevoir le livre, commence par l'en plaisanter sur le ton d'une fine raillerie :

« *Si vous estes demeuré dans les langues générales, je ne sçay où vous avez trouvé des gens qui parlent et riment en Moscovite, Tartare, Japonois, Mexicain et Péru-*

vien. J'ay peur que vous n'y ayez employé tous les dialectes de l'Italie et que vous ne m'ayez apresté à lire et à deschiffrer en des vers et des idiomes que Panurge ne sçavoit pas » (A Mr Bouchard, 6 janvier 1639.)

Toutefois, le livre reçu, il fait semblant d'en être émerveillé et félicite chaudement son auteur :

« *Vostre* Panglossie, *ce dessein généreux de célébrer la vertu de Mr Peiresc en toutes les langues connues, m'a piqué l'âme, et donné une estincelle de chaleur à ma veine refroidie. Il seroit honteux à nostre nation que la magnanime Italie eust bien voulu glorifier un François par tant de démonstrations d'estime, et que les François mes-*

mes eussent négligé de l'honorer. J'ay voulu sauver mon pays de ce reproche... » (A Mr Bouchard, 26 juillet 1639.)

Il y va donc de son petit sonnet, s'arrangeant néanmoins de façon qu'il ne pût paraître dans la *Panglossie.* Mais il écrit à Balzac :

« *A quoi songe le seigneur Jean-Jacques avec son espouvantable titre de* Panglossie? *Pour aller jusqu'à quarante, il faut qu'il y en ait vingt-trois que Scaliger ignoroit.* » (Balzac à Chapelain.)

« *Je fus aussy espouvanté que vous au premier éclat de ce tonnerre de* Panglossie, *et je luy refusay mon consentement* » (d'insérer le fameux Sonnet) « *dans l'opinion*

que son autheur auroit fait quelque grande disparate dans ce recueil dont il me donnoit avis... Le seigneur Panglottiste, à vous dire le vray, est un courtisan Romain qui fait le pantomime et se met en toutes postures pour plaire et pour parvenir. Il a fait venir un mal de cœur estrange aux Muses Putéanes (1) *depuis qu'il les a sollicitées publiquement et effrontément de travailler de deçà auprès de Son Eminence pour le faire couvrir d'une mitre et armer de quelque bon pastoral.* » (Chapelain à Balzac.)

« *Les Muses Balzacides n'en sont pas moins desgoutées que les Putéanes. Que je suis mal édifié du Parasite Italien!* » (Balzac à Chapelain.)

(1) Les frères Du Puy.

Toute cette panglossie est une happe-lourde pour faire beaucoup de bruit à peu de frais et donner de la réputation à son auteur parmi les Suisses et les Bergamasques. C'est saltimbanquer et jouer des gobelets que de prendre ces voyes extraordinaires pour faire parler de soy et aller à ses fins. » (Chapelain à Balzac.)

Cela n'empêcha pas Balzac d'écrire en ces termes au Parasite Italien, qui lui avait envoyé quelques bribes des travaux de son ami Holsteinius :

A Monsieur l'Abbé Bouchard.

« *Monsieur,*

« *Je ne doute point des grandes richesses*

de M. Holstenius, je me plains seulement de son bon mesnage. Que sert l'abondance sans la libéralité, qu'à faire changer de nature au bien et à resserrer ce qui veut s'espandre? Il faudroit qu'il possédast moins ou qu'il donnast davantage : et quoy que je sçache qu'il amasse pour la Postérité, et qu'il enrichira nos Neveux, il me semble qu'il ne devroit pas cependant nous déshériter, ni garder la meilleure partie de sa gloire pour un Avenir qu'il ne verra point. Soyez donc nostre Solliciteur auprès de sa docte Seigneurie, et dites-luy de la part de tous les Grecs et de tous les Latins de ce Royaume, que nous avons droit sur ses papiers, et qu'il est plus obligé d'instruire son Siècle que celui des autres. N'estant pas de ces stériles, qui couvent toujours

les bibliothèques, sans jamais rien engendrer, on s'attend qu'il naisse quelque chose de grand de la longue communication qu'il a eue avec celle du Vatican. J'ay receu ce que vous m'avez fait la faveur de m'envoyer de sa part. C'est de la pourpre et du brocatel, je le vous avoue; mais ce n'est qu'un échantillon, et il n'y en a que pour habiller une poupée : j'en voudrois pour faire un ameublement et je demande les pièces entières. Je suis, Monsieur, vostre, etc. De Balzac, le 14 *mars* 1640. »

Au fond, Balzac et Chapelain avaient eu peur un moment que la *Panglossie* n'attirât trop les regards de Richelieu sur son auteur et ne lui valût au moins quelque bon mandat sur la caisse des gratifications,

qu'il ne tondît de ce pré la largeur de sa langue. Ils se rassurèrent, par cette considération très simple que Balzac suggérait à son inquiet compère : « *Mr le Cardinal souffre volontiers les panégyriques et il en paye quelques-uns, mais il n'a que faire d'oraison funèbre pour des gens qui ne le touchent en façon quelconque* ». (Balzac à Chapelain, 15 décembre 1639.) Bouchard en fut donc pour ses frais et continua de ne toujours rien voir venir. Peu de temps, au reste, le séparait du terme de sa vie et de ses tribulations. Il s'était brouillé avec le Cardinal Barberini, chez lequel il occupait une modeste place de secrétaire des Lettres Latines. On négocia un accommodement et Chapelain (Lettre à Balzac, 15 janvier 1640) nous apprend que la paix

se fit « à condition qu'il vuideroit Rome et viendroit garder nostre frontière en qualité de chanoine de Verdun ». Bouchard refusa sans doute ce canonicat, comme il avait refusé le bénéfice de Dol en Bretagne. Reçut-il des coups de bâton pour s'être mêlé de la querelle de l'ambassadeur de France avec le pape Urbain VIII? Un passage d'une lettre d'Henri Arnault à Barillon, du 18 mai 1641, relevé par M. Paulin Paris, confirme cette bastonnade : « Il y a décret à Rome contre un nommé Le Prevost, qui est à M^r le Maréchal d'Estrées, et qui est soupçonné d'avoir battu Boucard (*sic*) ». Ce passage détruit en même temps l'assertion de Tallemant, qui fait mourir Bouchard en 1640; mais on ne voit pas bien comment il indiquerait néces-

sairement 1642, ainsi que le veut M. Paulin Paris, pour date de cette mort. On lit, d'autre part, dans le *Chevaneana ou Fragment de Mélanges de Mr Jacques-Auguste de Chevanes,* que Bouchard « mourut à Rome, de regret de n'avoir pu obtenir la place de secrétaire du Conclave, parce qu'il ne put avoir l'agrément de l'Ambassadeur de France ».

TABLE

I. — *Jean-Jacques Bouchard, par Tallemant des Réaux* 5

II. — *Note de Paulin Paris jointe à l'Historiette de Tallemant* 10

III. — *Note relative au manuscrit* 17

IV. — *Les Confessions* 19

V. — *Résumé de la « Vie de Bouchard »* 141

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 JANVIER 1930
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
PARIS

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

QL DISCHARGE-URL
JAN 1 1981

DEC 07 1980

NOV 7 1980

REC'D LD-URL

OCT 21 1988

REC'D LD-URL
A MAY 01 1989

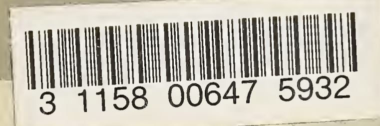
APR 01 1989

SEP 03 2002
14-VWM
UCLA YRL/ILL

Form L9—Series 444

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES




3 1158 00647 5932